

Les lianes de la conscience

Interprétation de la Taittiriya Upanishad
et des commentaires de Shankara

Bruno Journe

Paris
2014

Table des matières

Les lianes de la conscience

Introduction	page 7
Interprétation	
Précisions	
Commentaires	
Histoire	
Les lianes de la conscience	
Science et conscience	
Le voyage	
Les éléments	
Comment discriminer le spectateur du spectacle ?	13
Les koshas, gaines ou enveloppes	
Rêve, sommeil, éveil et conscience,	
Le plus beau fleuron de la discrimination, extraits	19
Le rêve, l'éveil, le sommeil profond	
L'organe interne ou corps subtil	
Mâyâ, l'illusion, la grande enchantresse	
Les trois Gunas : Rajas, Tamas, Sattva,	
L'individualité des cinq gaines :	26
La gaine corporelle (annamaya-kosha)	
La gaine d'énergie vitale (prânarnaya-kosha)	
La gaine mentale (manomaya-kosha).	
La gaine d'intellect (vijnanamaya-kosha)	
La gaine de félicité (anandamaya-kosha)	
Interprétation de la Taittiriya Upanishad et de ses commentaires par Shankara	31
I Liane de l'instruction	33
Introduction par Shankara : Ce dont est né tout l'univers, en quoi même il se dissout,	
1 Hymne premier, invocation des forces du réel	38
2 Hymne second, la phonétique	
3 Hymne troisième, la gloire avec nous	
4 Hymne quatrième, le son primordial	
5 Hymne cinquième, des rites	
6 Hymne sixième, L'espace du corps	
7 Hymne septième, Cinq composants	
8 Hymne huitième, Om phonie primordiale	
9 Hymne neuvième, Les disciplines	
10 Hymne dixième, Récitation des paroles magiques	
11 Hymne onzième, de la vérité, du devoir	
12 Hymne douzième, Hommage aux maîtres,	

II Liane de la félicité	67
1 Hymne premier, Les éléments primordiaux	
2 Hymne second, L'enveloppe de nourriture	
3 Hymne troisième, L'enveloppe de souffle	
4 Hymne quatrième, L'enveloppe mentale	
5 Hymne cinquième, L'enveloppe d'intelligence	
6 Hymne sixième, La conscience préexiste	
7 Hymne septième, L'enveloppe de félicité	
8 Hymne huitième, Libre des objets	
9 Hymne neuvième, La non peur	
III Liane de Bhrigu, l'enseignement du fils	91
1 Hymne premier, Le mystère de la conscience	
2 Hymne second, La conscience est nourriture	
3 Hymne troisième, La conscience est le souffle vital	
4 Hymne quatrième, La conscience est mentale	
5 Hymne cinquième, La conscience est intelligence	
6 Hymne sixième, La conscience est félicité	
7 Hymne septième, Nourriture par le souffle	
8 Hymne huitième, Nourriture de la nourriture	
9 Hymne neuvième, La nourriture en abondance	
10 Hymne dixième, Méditation sur la conscience	
Biographie de l'auteur	115
Bibliographie	119

Introduction

*Je suis distinct de tous ces effets,
J'ai comme seule propriété d'être invisible,
Je suis la félicité et cela seulement.*

L'intérêt de ce texte est de nous expliquer un corps oublié. La Taittiriya Upanishad nous explique un corps subtil alors que notre culture nous dit que le corps est fait de cellules, de conscient et d'inconscient. Ce corps subtil est fait des nourritures, des énergies du souffle, d'actions et de mental, de sensibilité et d'intelligence, initié par la joie, il est le perceuteur de la conscience. Alors que nous nous pensons libres, nous sommes attachés et dépendants des objets, ce texte nous explique la place de la transmission, des rites, des exercices, de la privation et de l'abondance pour accéder à une liberté sans limite. Ce texte, et tous les autres qui l'accompagnent, lui succèdent, toutes les interprétations et commentaires, expliquent un corps fait d'enveloppes et de prolongements en nous fournissant les modes d'investigation et d'utilisation.

Introduire cette Taittiriya Upanishad est une gageure, dans le sens où ce texte est à la fois proche et lointain, dans le sens où sous une forme simple il est complexe. Proche par ses origines, il est né sur une part du même continent à quelques milliers de kilomètres, dans une culture géographiquement proche de la nôtre, dans des courants d'idées et de pensées dont nous avons logiquement hérités. Lointain par son histoire qui se situe aux origines des cultures et de la pensée humaine, issu d'une longue maturation de l'observation et de la conception. Complexe comme le changement du cours d'un fleuve, berceau d'une civilisation où est née cette culture, la Sarasvati devenue Indus. Lointain parce qu'hérité d'une tradition orale, maintenu par une transmission orale, même si ce texte a été écrit très tôt, ce qu'il nous transmet se réfère à une expérience du corps et de la pensée, du présent et de l'infini. C'est un écrit qui renvoie à l'expérience de ce qui est le plus proche : les besoins du corps, les moyens du corps et de la pensée, l'intelligence, la joie et la conscience.

Lointain parce que notre culture gréco-romaine, les fondations soutenues de la culture occidentale privilégient un savoir acquis et transmis de main en main et souvent imposé. Les grecs ont laissé une culture qui transmet l'information avant l'expérience. La confusion entre infini et indéfini crée des incertitudes, l'enseignant et l'enseignement se posent comme garants de l'inconnu : Le Savoir, d'abord. Dans ce cadre, demain sera mieux, le temps s'impose comme un moteur. Le savoir disponible ce jour serait supérieur à celui que nous pouvions avoir hier, a fortiori avant-hier, les jours précédents sont loin, dans l'histoire, dans un point de vue et une mémoire. Le progrès est un dogme de la culture contemporaine prouvant que celui qui l'énonce aujourd'hui le possède. Le respect de ce dogme annoncerait que le temps fera mieux chaque jour.

Très proches, les Upanishad se posent sur un constat à partir d'un œil qui regarde, d'une main qui touche, ... un esprit qui différencie le spectateur du spectacle et le voyageur du voyage. Ce sont constat et objectivité que transmettent ces textes et non des croyances. Il s'y trouve une invitation à l'expérience.

Proche parce que ce texte réunit la matière, l'énergie, l'esprit, la joie et la conscience, l'inné et l'acquis. Les éléments premiers et primaires des forces de la nature. Lointain, parce que notre culture lie le bonheur aux objets, le temps à ce qui sépare des objets. Dans les Upanishads temps

et objets sont des illusions.

C'est de l'esprit, en vérité, qu'est issu l'espace,
De l'espace, l'air,
De l'air, le feu,
Du feu, l'eau,
De l'eau, la terre,
De la terre, les herbes,
Des herbes, la nourriture,
De la nourriture, l'homme,
Oui, l'homme tel qu'il est ici, est fait de l'essence de la nourriture :
C'est de cela qu'est fait sa tête,
De cela est fait son aile droite,
De cela est fait son aile gauche,
De cela est fait le tronc.
Il en est la queue,
Il en est le nombril,
Le point d'appui.
(Taittiriya Upanishad, Liane de la félicité, Hymne 1)

Interprétation

De l'inerte à l'énergie, de la nourriture à l'action, du mental à l'intelligence, de la joie à la conscience, la Taittiriya Upanishad rétablit des niveaux de fonctions. Cette interprétation d'un texte trois fois millénaire et d'une expérience dix fois millénaire, pourrait prendre une place utile dans une civilisation de l'objet, objet roi, objet dieu et tyrannique avalant le sujet. Elle s'adresse aux addicts et à ceux qui ont l'intuition de la liberté au-delà des objets. Elle apporte une compréhension, plus précisément un squelette, ou une structure, aux fonctions physiques et psychiques, de-là, toutes les possibles ramifications s'imbriquent, s'associent et s'éclairent.

Le sujet de la Taittiriya Upanishad est celui de l'objet qui révèle le sujet, c'est l'acte de naissance du concept de non-dualité. La lecture que nous proposons est un accès à ce concept, la Taittiriya Upanishad est authentique, vaste, nourrissante et savoureuse.

La Taittiriya Upanishad contient des lianes (chapitres), à la fois racines puisant dans la terre (nourriture), branches puisant dans la lumière (conscience). Elle est faite d'hymnes, poésies pour être apprises et dites, déclamées, récitées, jusqu'à produire ce qu'elles conduisent, la félicité de la conscience.

Elle interprète la relation à l'objet : dépendance ou indépendance, objectif ou subjectif, fini, infini ou indéfini. Elle explique le dépassement de l'objet, la rencontre avec le sujet conscient et la conscience au-delà du sujet. Cette interprétation n'est pas intellectuelle, ni religieuse encore moins dogmatique, elle est une expérience de la rencontre entre sujet et objet, mangeur et mangé, regard et regardé, écouté et entendu.

C'est à partir de traductions en français et en anglais que nous avons construit cette version de la Taittiriya Upanishad. La traduction est une interprétation, l'éminent linguiste s'attache à la sémantique, l'historien voit les strates sédimentaires de la pensée, le lettré indien appuie sur la poésie, le philosophe restera critique ou s'enflammera. Ce que nous en faisons est issu d'une longue expérience sur plusieurs continents, un voyage entre le yoga, la non-dualité et la

médecine. Le principe de ce voyage n'est pas le mouvement mais l'immersion. L'interprétation de cette Upanishad est offerte à ces personnes que l'on appelle aussi « patients » venues trouver une solution à une souffrance, recevoir un soin. Chacune a apporté une pièce par ce qu'elle a donné à entendre et partager de sa vie. Ce travail est le prolongement de l'expérience reçue pendant trente ans de Jean Klein, Maître de la Clarté.

Selon les transcriptions et les traductions, le texte est présenté en prose ou en vers. Nous l'avons présenté en vers, pour montrer à la fois sa poésie, sa puissance et sa rigueur. Oui, cette Upanishad est une structure, elle construit à partir de quelques éléments : la terre, l'eau... un squelette, des os et des articulations pour engendrer le mouvement, les prémices du yoga.

Nous avons fait le choix de garder des majuscules seulement pour les noms propres. Les termes « conscience, nature, univers, connaissance, félicité... », dans de nombreuses transcriptions sont écrits avec des majuscules, ce qui leur donne une illusion d'importance, en pratique chaque mot et chaque espace sont essentiels. La phonétique, l'art de la prononciation, est ici posée comme un fondement de la transmission de l'humanité et de ses sciences.

La Taittiriya Upanishad ne s'inscrit pas dans une religion, ni même dans une philosophie. Elle est explication physique et chimique de la vie, des limites du visible et du concevable.

Commentaires

Les commentaires des enseignements font partie des traditions, chaque époque a besoin de ces commentaires qui rendent la transmission vivante, à l'opposé du dogme. La Taittiriya Upanishad a été commentée par Shankara, c'est aussi ce qui la rend précieuse. Les commentaires que nous faisons, suivent le modèle de Shankara éclairés par l'enseignement de la non-dualité reçu de Jean Klein.

L'expérience qui conduit à partager la transparence de l'univers et la puissance de ses énergies est précise, du même ordre que la position d'un télescope pour observer une étoile parmi des millions d'étoiles. Éprouver dans le corps l'horizontale et la verticale est conditionné par la structure de ce corps, par ce qu'il a capacité à percevoir et à distinguer les informations directes et les échos de l'environnement. L'expérience transmise par les Upanishads et les enseignements se trouve entre l'acquis et le naturel, elle passe par des ajustements, des discussions et des commentaires.

La vie de Shankara est à la fois réelle et légendaire (Cf. Shankara, Les Mille Enseignements, Editions Arfuyen 2013). Il aurait vécu au huitième siècle. Très tôt dans sa vie, l'évidence de la non-dualité le met en marche. L'époque était partagée entre des fondamentalistes fabriquant des dogmes écrasants et les modernistes niant déjà les valeurs traditionnelles. Ascète, enseignant et missionnaire, Shankara installe à travers l'Inde la culture de l'Advaita Vedanta, la non-dualité.

Les joutes entre les commentateurs sont vivantes dans l'Inde aujourd'hui, objets de rassemblements de foules ou modestes, confrontant les textes et l'expérience de sages vivants, comme Anandamaya ou Sri Nisargadatta Maharaj à la fin du vingtième siècle. L'enseignement de Jean Klein ne faisait pas référence aux textes, il se trouvait dans le vécu et l'inspiration du présent.

Précisions

Nous avons remplacé les noms des divinités par ce qu'ils représentent : les forces de la nature, les éléments et les dimensions du cosmos. Les éléments de la nature sont créateurs, destructeurs ou préservateurs (la trilogie Brahma, Shiva et Vishnou). Ces correspondances entre les noms des dieux de la cosmologie indienne et les énergies sont précisées dans le texte. Les noms des divinités ont évolué entre les temps védiques et hindouistes.

Des auteurs établissent des relations entre les découvertes scientifiques des origines de l'univers et la cosmogonie Indo-Aryenne, ils en déduisent que les sages éclairés par l'observation, énonçant les Upanishads, comprenaient les origines du cosmos. Les évocations scientifiques de la perception des échos du « big-bang » font penser à Brahma, le dieu origine qui précède l'énergie autant que la matière ; de ce rien apparaît des forces opposées, créatrices, destructrices et préservatrices à partir desquelles l'univers visible et invisible est créé. Il convient d'ajouter que, dans la perception indienne, ces événements ne sont pas dans l'histoire mais dans le présent. Pour l'hindouisme, l'univers naît à chaque instant de l'union de Shiva et Parvati, entretenu par Vishnou.

Dans nos cultures occidentales, les dieux sont devenus un dieu, avec des fonctions contradictoires, souvent punisseur et limitant, rarement libérateur.

En lettre droite, les textes de la TTUP et des commentaires de Shankara

En lettre italique, et souvent précédés de ***, nos commentaires

Je suis celui qui secoue l'arbre de la création pour que pleuvent ses fruits,

Histoire

La place historique de la Taittiriya Upanishad n'est pas notre sujet ! C'est la place que la Taittiriya Upanishad devrait tenir dans notre histoire qui importe ! Les Upanishads sont des piliers majeurs parmi les textes fondamentaux de la culture humaine.

Contrairement à ce qu'annonce le dictionnaire Larousse au sujet des Upanishads, il ne s'agit pas de « textes sacrés hindous ». Il s'agit là d'une vision lointaine et occidentale de la réalité Indienne. La culture Indienne est formée d'une myriade d'expériences et mouvements fondés sur des exercices, des hygiènes, des diètes, des rites, des symboles, des fêtes, des divinités et des textes. Il n'existe pas un ordre religieux, pas de papauté en Inde, au contraire, des joutes idéologiques et verbales pour démontrer l'accès à l'expérience et les erreurs de certains chemins.

L'identité de la civilisation indienne repose sur des obligations pour accéder à la liberté. C'est une canalisation des besoins et des pulsions, autrement dit des conflits internes. Ces choix ont bien fonctionné et fonctionnent encore, l'Inde n'a jamais entamé de conquête territoriale. Cette culture a irrigué le continent indien, adoptée et adaptée par les tribus.

La Taittiriya Upanishad, comme les autres Upanishads et textes de la tradition Indienne ne sont pas des textes religieux. Ils sont respectés, lus et récités comme œuvres humaines fondatrices, des trésors indépassables et actuels. Ce sont davantage des manuels pour accéder à la compréhension des liens entre le visible et l'invisible, le physique et le métaphysique. Il n'y a pas ici d'âme à sauver, puisque l'âme est divine, mais d'une ignorance à chasser pour réaliser cette nature divine. Divin est ici synonyme de conscience.

La composition de la Taittiriya Upanishad, sous la forme écrite, se situerait au sixième siècle

avant, son existence dans la forme orale est certainement antérieure, dans les millénaires du courant de la pensée védique. Il existerait cent huit Upanishads, la Taittiriya Upanishad appartient aux dix Upanishads majeures.

Le fondement des védas est dans une révélation de la réalité offerte aux humains par la nature. C'est à partir de l'observation du corps et des sens, et de pratiques ascétiques élaborées, canalisées que des principes ont été établis et enrichis de génération en génération.

L'origine de la Taittiriya Upanishad se trouverait dans le Nord Est de l'Inde, soit issue de la parole d'un sage voyant nommé Taittiri, soit d'un clan Taittiriya, tiré du nom d'un oiseau proche de la perdrix.

Les lianes de la conscience

Les lianes montent de la terre au ciel, les lianes descendent du ciel à la terre, les lianes courent à l'horizontale, passent d'une branche à une autre, s'entremêlent et s'unissent. Les lianes font des liens.

Dans le texte présenté ici, les lianes sont les trois chapitres : Liane de l'instruction, Liane de la félicité, Liane de l'instruction du fils. Ces lianes réunissent la nourriture, le souffle, l'action, les perceptions, la joie et la conscience.

La conscience ici est une constante, elle préexiste. C'est de la terre et du ciel qu'apparaît la conscience. C'est de la terre et du ciel qu'apparaissent les énergies du souffle et de la nourriture.

La félicité est une liane courant dans toutes les directions, partout. La joie est donnée, elle appartient à la création.

Sigmund Freud, dans une lettre à Fliess du 12/12/1897 :

« Imagines-tu ce que peuvent être les mythes endopsychiques ? Eh bien ce sont les dernières productions de mon activité cérébrale. L'obscur perception interne par le sujet suscite des illusions qui, naturellement, se trouvent projetées au dehors et, de façon caractéristique, dans l'avenir, dans un au-delà. L'immortalité, la récompense, tout l'au-delà, telles sont les conceptions de notre psyché interne... C'est une psycho-mythologie »

Freud réfléchit ici sur les origines des mythes, des croyances et des sentiments religieux. Il voit et décrit ce que comprend un neurologue, « notre psyché interne », la pensée commence et s'arrête avec le cerveau.

Comment commence le cerveau ?

A cette question, la Taittiriya Upanishad répond : par la terre, par la lumière et l'obscurité, par l'eau et le souffle, par le mouvement et l'immobilité, par les rythmes du cosmos...

Le cerveau naît de la nourriture et du souffle puis des principes de parler, de la diction. Le cerveau naît des besoins et de l'action qui forment le mental, ensuite des perceptions, du « corps sensible » qui fonde l'intelligence. Proche de la joie, l'intelligence s'identifie à elle et se l'attribue, l'égo apparaît là. Le cerveau ne contient jamais la conscience, il en est une émanation.

Science et conscience

Michael Gazzaniga est professeur de psychologie en Californie, chercheur dans les neurosciences cognitives où il tient une place importante. Il dirige le « SAGE center for the study of the mind », centre d'étude des bases neuronales de l'esprit (le mot mind, est un piège de traduction, puisqu'il recouvre les concepts de pensée, d'attention, d'esprit, de cerveau, d'opinion,

d'intention, de désir et de conscience, par exemple Mindfulness est traduit par Pleine conscience !). Michael Gazzaniga a publié en 2011 un livre traduit en français : « Le libre arbitre et la science du cerveau » (éditions O. Jacob).

On trouve dans les neurosciences des explications troublantes, comme les neurones miroirs, ou de psychologie expérimentale comme « Altruistic punishment in humans » (E. Fehr, revue Nature 2002). Certaines explications d'autant plus intéressantes qu'elles bousculent le bien-pensant. Les neurones miroirs fonctionnent en symbiose avec les individus environnants, le cerveau n'est pas isolé, des neurones reproduisent "consciencieusement" ce qui se passe en face ou à côté chez leurs congénères. Cette notion va à l'encontre de la prétendue liberté des "individus" et impose l'inverse, une obligatoire "harmonie" des groupes. En complément, la punition altruiste est une superbe explication des tensions qui existent entre les humains dans l'intérêt du fonctionnement du groupe social. Par "punition", il faut entendre la pression que les individus exercent sur les "autres" pour faire fonctionner le groupe (la société). En croisant ces notions on comprend que les conflits (des individus) sont liés à des "pressions" sans résultats parce qu'excessives ou déplacées, donc une problématique de l'égo (pur système de défense) qui doit entendre que le bonheur n'est pas contingent au groupe, ni à "l'autre".

Les chercheurs en psychologie sont très étonnants quand ils cherchent un lieu dans le cerveau où siègerait la conscience. Le titre du livre de Michael Gazzaniga interpelle sur une place du libre arbitre dans les neurones, dans la perspective qui nous occupe ici, la liberté peut se trouver entre les neurones et certainement pas dans les neurones par nature conditionnés et dépendants de la matière, dépendants des sens, de l'éclairage... .

Un chapitre illustre nos propos, sous le titre « La culture et les gènes affectent la cognition », l'environnement aurait une influence sur les gènes, comment pourrait-il en être autrement ?

La culture à laquelle nous appartenons joue un rôle significatif dans l'élaboration de certains de nos processus cognitifs. Idée explorée par Richard Nisbett et collègues. Ils ont postulé que les habitants d'Asie de l'Est et d'Occident utilisaient des processus cognitifs différents pour réfléchir à certaines choses et que l'origine de ces différences se trouvait dans leur système social, l'un issu de la civilisation de la Chine antique et l'autre de la Grèce antique. Ils caractérisent les Grecs de l'Antiquité comme n'ayant aucun équivalent parmi les autres civilisations antiques, remarquables par le pouvoir qu'ils accordaient à l'individu. Nisbett, suite à ses travaux, constate que « les Grecs, plus que tout autre peuple de l'Antiquité, et en fait plus que la plupart des peuples vivant actuellement sur notre planète, avaient un sens remarquable d'être les garants de leurs actions, d'être responsables de leur propre vie et libres d'agir comme ils le choisissaient. L'une des définitions du bonheur pour les Grecs était qu'il consistait à pouvoir exercer ses capacités pour s'améliorer dans une vie libre de contraintes ». Les Chinois de l'Antiquité différaient en ceci qu'ils mettaient l'accent sur les obligations sociales ou l'action collective. « L'équivalent chinois d'être acteur de sa vie était l'harmonie. Chaque Chinois était d'abord et avant tout membre d'une collectivité, ou plutôt de plusieurs, le clan, le village et notamment la famille. L'individu n'était pas, comme chez les Grecs, une entité séparée qui gardait son caractère unique à travers la société. » Avec l'harmonie comme but, toute confrontation ou débat était dissuadé.

Voilà des théories taillées sur mesure de la science occidentale (plus précisément la science immigrée sur le continent Américain), le développement, plus précisément, l'hypertrophie de l'individu attribué aux Grecs. Très loin, aux antipodes psychiques, le développement de la culture sociale pour l'Extrême Orient. Projection de l'histoire, entre la Grèce et la Chine s'étend un immense désert !

Il est plus simple d'ignorer la complexité de la culture du continent Indien où le souffle et la conscience sont indissociables, où l'humain est une part de la matière du cosmos. A l'inverse,

cette science fabrique un être contraint par son individualité, par ses neurones par ses gènes. Cette science est une forme de marketing. Pour mieux comprendre cet angle de la culture contemporaine, il faut se tourner vers Edward Bernays, neveu de Sigmund Freud, en 1928 il publie « Propaganda, l'art de manipuler les foules en démocratie ». Edward Bernays invente le marketing : créer des besoins.

Ce n'est pas la place ici de développer davantage ces notions. Notre but est de montrer à quel point la notion de conscience a migré vers l'inconscient, s'est centrée sur l'individu, ensuite vers des neurones, perdant dans ces passages sa liberté.

Allez y voir ! Dans les encyclopédies de la langue française, avant les années 60, les mots "âme" et "conscience" s'étalaient sur plusieurs pages, "inconscient" sur quelques lignes ; dans les années 70, "conscience" et "âme" occupent quelques lignes, "inconscient" plusieurs pages.

Le voyage

Notre planète voyage dans l'univers. A quelle vitesse, d'où et vers où ? Quelques physiciens calculent, cherchent, lancent des satellites, explorent et mesurent l'infini pour avoir des réponses. Certitude, nous sommes, sur cette planète, entre terre et ciel, arrosés, réchauffés, lancés dans l'espace. L'instant est exceptionnel, immense et unique.

La terre offre des racines, l'énergie inouïe de sa masse, qui dresse la verticale étage après étage, organe après organe, membre après membre, vertèbre après vertèbre, ainsi de suite, jusqu'au ciel, la planète « est ». « Je suis » est une tout autre question. « Je » constate est une méthode, le texte de la Taittiriya Upanishad transmet une méthode établie il y a 5 ou 6000 ans, enrichie de génération en génération, adaptée aux langages.

Il y a autant de façon de voyager que de voyageur, autant de façon de lire que de lecteur, autant de façon de goûter que de mangeur... Notre chemin nous amène à cette Upanishad parce qu'elle traite des relations entre le corps, la matière, l'action, les perceptions, l'esprit, la joie. Ce texte précise aussi les relations d'apprentissage et la transmission du savoir, toujours confrontés à l'expérience, « Un savoir de première main ». La Taittiriya Upanishad parle d'un seul sujet, la conscience.

C'est un voyage vers les origines de la civilisation, quand homo est devenu sapiens. Ce que nous avons dans les mains est une sorte de fossile, reflétant ce que les humains ont médité et comment ils ont organisé leur pensée, il y a très, très longtemps. Ce sont les limites du matériel et de l'immatériel, de l'existant et de l'inexistant, du savoir et de l'ignorance qui ont été alors méditées, conceptualisées et fossilisées.

L'organisation de ce fossile est telle que son cœur est encore vivant. La réflexion sur les forces de la nature et les forces de la pensée y est posée comme des strates, pour organiser les sciences, les mathématiques, l'écriture et la société. En le respirant ce fossile redevient vivant. En le goûtant il révèle le sens du corps et de la pensée. En le touchant il donne la direction à la pensée qui lui permet de se savoir.

René Daumal :

Le monument par excellence de l'Inde antique, c'est sa langue. C'est dans la matière verbale que les vieux Hindous ont taillé leurs Pyramides, leurs Sphinx, leurs Zikkurats, leurs Parthénons. La langue sanscrouane (comme disaient les premiers Français qui revinrent de là-bas, déformant moins le mot que nous ne le faisons en prononçant sanskrit) est la langue « construite », « ouvragée » - lingua confecta, je dirais presque concreta - et, dans un autre sens aussi usuel du terme, « consacrée », langue portant dans ses moindres articulations la marque d'un travail conscient, d'une élaboration volontaire ; presque aussi loin de nos langues « naturelles » (prakrites) que celles-ci des cris des animaux. Très

anciennement déjà, les sciences et les arts du langage avaient atteint dans l'Inde un point de perfection unique dans l'histoire des langues et de la linguistique.

Ce livre est la visite d'un des monuments de l'Inde. En atterrissant, c'est l'exotisme, puis la perception d'une terre ancienne, d'un rythme profond, puis d'une respiration essentielle et première. En passant la porte, c'est le présent qui raisonne. Ici, le temps n'a jamais existé. La visite se fait de dehors en dedans, cette visite colore, parfume, élargit, excite et remplit.

René Daumal :

Sur les six sciences annexes qui sont étroitement liées au Veda, quatre ont pour objet le langage : Phonétique, Grammaire, Lexicologie, Métrique, les deux autres étant l'Astronomie et le Rituel.

Les arts du langage sont des arts traditionnels, j'appellerai ici tradition la manière dont une civilisation fait servir à son but le plus haut tous les savoirs et savoir-faire. Ce but, pour les sages de l'Inde de toute secte et de toute époque, c'est la libération ; c'est-à-dire connaître les mécanismes qui nous entraînent dans le cercle vicieux de l'existence, cesser de s'identifier avec eux, par la « connaissance qui sépare », se connaître et se réaliser comme une personne, être « soi », le but dernier ne pouvant d'ailleurs être défini que par négation de tous les autres : « ni ceci, ni cela ». Or, les sciences du langage figurent premières parmi les moyens de libération.»

Les éléments

Dans la culture des Upanishads, l'univers est constitué de cinq éléments : l'éther, l'air, l'eau, le feu, la terre. L'éther est l'espace, l'espace qui sépare les atomes ainsi que les planètes, cet espace est originel, créatif, infini. La traduction appropriée de ce mot « éther » est « vide », dans la culture gréco-romaine (celle qui domine en occident) ce vide est assimilé à l'indéfini et au « rien » (sic RP Droit, dans "L'oubli de l'Inde" et "Bouddha ou le culte du néant"). Dans l'univers des Upanishads, ce vide du concept d'éther n'est pas vide, il est plein, il est habité et fécondé par la conscience.

La plupart, si ce n'est toutes les angoisses et inquiétudes des contemporains doivent être mises sur le compte de la relation à cet espace infini. Infini est confondu avec indéfini, pour y trouver des remèdes, les physiciens et les astronomes chiffrent les dimensions de l'espace pour lui donner un temps de naissance ou d'existence, treize virgule huit milliards d'années ! Nous vivons au milieu d'une galaxie de cent vingt mille années lumières... Ces dimensions sont moins significatives pour notre réalité psychique que ce que le moucheron peut connaître de l'existence humaine en faisant le tour d'une tête. Dans le cadre des Upanishads, les dimensions à la fois finies et infinies accessibles à la conscience sont présentes, elles sont là, à partir du plancher qui soutien et de l'air qui environne, le cosmos commence là ! La Taittiriya Upanishad explique que la matière existe parce que le vide existe et que ce vide est joie. Il ne reste là aucune place pour l'indéfini, pas davantage de place pour un quelconque malaise.

Quelles nuances donner aux concepts de « conscience », « esprit », « âme »... ? Dans les textes de la culture indienne, des entités se distinguent : « Brahman », « Atman », il est possible de les regarder sous forme de terminologies et d'époques ou, comme des nuances qui enrichissent, « Brahman » comme conscience abstraite, précèdent la matière, ce que nous indique la trilogie (Brahman apparaît à travers la réalisation, la préservation, la destruction : Brahma, Vishnou, Shiva) ; « Atman » apparaît comme « Soi », fait de ses enveloppes dans la Taittiriya Upanishad, dans le bouddhisme, le sens dérive vers l'esprit, voire l'âme. Le mot « âme » est d'origine grecque (atmos : vent), par la suite, il recouvre le principe vital, l'esprit, la morale, la conscience, et pas

très loin, Psyché. Ame est aussi vaste qu'indéfini, de fait il a peu de place ici.

« Sat-chit-ânanda » est l'état où se rejoignent présence consciente (l'êtré ou l'étant pour Giacomo Léopardi) et joie sans objet pour Jean Klein. Etat de réalisation où l'intelligence est à la fois fulgurante et transparente, la joie devient force paisible. Etat d'identification avec l'absolu, l'âtman, le soi, celui qu'on ne peut perdre puisqu'au centre.

Nos yeux et nos oreilles s'appuient sur ce que montre la nature, des lumières, des ombres, du chaud, du froid, faim, soif, présence, absence... ce qui apparaît à travers les fonctions mentales, conservé, aménagé, rapporté par la mémoire puis différencié par ce qui est nommé ici intelligence, le corps sensible, des perceptions et des émotions.

L'expérience transmise par ce texte, plus généralement par ce mouvement de connaissance « non-duelle », est de ramener à l'expérience du présent, d'effacer toute nuance entre « esprit » et « conscience ». Avec cela, « l'esprit » est davantage envisageable comme un voile qui fait apparaître la « conscience », tels les rayons du soleil à travers le nuage. C'est après avoir dépassé ces formes que la conscience apparaît pour ce qu'elle est.

La méditation du Yoga est une méditation sur ce plein, en aucun cas sur le vide, en aucun cas le Yoga consiste à faire « le vide ». La méditation du Yoga passe par la matière inerte, la nourriture, par l'air, par l'éther, par la pesanteur, par les énergies, par les directions, par les rythmes...

*Le souffle fait respirer les dieux,
Aussi les humains et les animaux,
Le souffle est la vie des créatures,
Aussi le nomme-t-on « la vie universelle ».
Ceux-là qui honorent le souffle comme conscience,
Ceux-là vont à la vie entière,
Car le souffle est la vie des êtres,
Aussi le nomme-t-on « la vie universelle ».
(Taittiriya Up, Liane II—Hymne troisième)*

Comment discriminer le spectateur du spectacle ?

Ce titre est celui d'un livre, publié en 1977, traduit du sanscrit vers l'anglais par Swami Nikhilânanda, et de l'anglais par Marcel Sauton. Il est accompagné d'un autre : « Le plus beau fleuron de la discrimination », même traducteurs, mêmes origines, publié en 1946. Ces livres ont été les supports de la connaissance de l'advaita vedanta, la non-dualité, en France et de Shankara, le saint-missionnaire de cette non-dualité.

Ces textes sont attribués à Shankara, Michel Angot (Grammairien, sanscritiste, traducteur de la Taittiriya Upanishad) explique que le vocabulaire et la grammaire utilisés, n'existaient pas à l'époque de Shankara, dix siècles plus tôt, de ce fait, ces textes n'ont pas été écrits ni formulés par Shankara (huitième siècle), ils auraient été produits au XVIème siècle par des descendants de l'école de Shankara.

Comme le formulait Jean Klein, discriminer le spectateur du spectacle, est l'objectif qui sous-tend l'intuition de la non-dualité. Ce même thème se retrouve chez Ibn'Arabi : « Le dévoilement des effets du voyage », Maître Eckhart : « Traité du détachement », Wei Wu Wei : « La voie négative », Jean Klein : « La joie sans objet », Jacques Lusseyrand : « Et la lumière fut », Nisargadatta Maharaj : « Je suis ». Ces livres sont des fenêtres ouvertes sur l'espace sans limite. L'intuition

d'un bonheur inhérent, indépendant des objets et des circonstances, éveille une soif, un désir puissant et non formulé, non intellectualisé qui amène à rencontrer les témoins de cette conscience.

Successeur de la Taittiriya Upanishad, « Le plus beau fleuron de la discrimination », décrit longuement les « Koshas », les « gaines » ou « enveloppes », composants le corps subtil. Corps subtil, qui se différencie du corps grossier, objet fait de chair. Ces textes offrent une compréhension et une explication des structures qui forment la relation entre la vie physique et la vie psychique entre dehors et dedans, le subjectif et l'objectif.

La première apparition de ce concept d'enveloppes (de gaines, les « koshas ») se trouve dans la Taittiriya Upanishad. La métaphore végétale est fréquente dans l'enseignement védique, ces enveloppes sont celles de la graine, de la tige, de la feuille à la fleur et au fruit, gaines un moment différenciées et parfaitement indissociables. La métaphore de la graine est aussi utilisée par le maître, la plus petite graine donne le plus gros arbre, la conscience est présente autant dans l'infime que dans l'immense.

Dans la Taittiriya Upanishad les « koshas » sont davantage esquissés qu'expliqués. Cette subtilité permet la subjectivité, de s'approprier ce concept qui ramène vers l'objectivité. Les lianes et les enveloppes de la Taittiriya Upanishad forment l'ossature du yoga. Yoga en tant que science des fonctions physiques et psychiques, à la fois recherche et transmission.

Les koshas, gaines ou enveloppes

Ce sont la trame et le parfum du texte « Le plus beau fleuron de la discrimination » qui sont développés ici. D'abord sous forme d'explications, puis par une sélection de passages élaborés à partir de la traduction dirigée par Swami Siddheswarananda traduite en français par Marcel Sauton et celle de Swami Nikhilânanda en anglais.

La **première gaine** est faite de la matière inerte de la terre, du magma, de la boue, d'une goutte d'eau ou d'un filet d'air, les pièces d'un puzzle avant qu'il se mette en marche. Ce que la Taittiriya appelle « nourriture », le mangeur et le mangé. L'inertie du sol, de la terre, des masses, l'inertie avant de la considérer comme une force. Momentanément, apparemment, la matière ne bouge pas. Le vide est aussi de la matière, l'espace, ou éther, à l'origine de la matière et dominant la matière.

La **deuxième gaine** est faite de l'énergie. Energie de la terre, du soleil et du cosmos. Energies condensées dans le grain de blé, de fraise, dans une main ou dans un regard. L'énergie est vibration, énergie d'un son et d'une voix.

Matière et énergie se consomment, se consomment, varient avec les saisons et les lieux. Ici, apparaissent le temps et son corolaire l'espace. La relation au temps et à l'espace, accessible à la pensée, concerne cette couche de pensée rythmée par les montées et descentes des niveaux de matière et d'énergie.

Notre temps psychique est bref. La pensée est soit construite à partir de la mémoire, à partir d'éléments connus (retenus) ou imaginés, soit une construction de l'instant, dans « maintenant ». Notre temps est à deux niveaux, l'un conditionné et subjectif, l'autre objectif et insaisissable : le présent. L'univers est fait de distances, d'énergies et de particules impensables. Le seul temps accessible au corps est celui du sablier ou de la goutte d'eau, la seule distance est celle d'un pas ou de la longueur d'un pouce.

Le souffle est énergie, manifestation la plus concrète et intime des énergies de l'univers. Non de

respirer fort pour grimper un escalier, mais dans ce souffle qui donne la vie. La respiration comme résultat des mouvements des énergies. La succession de l'inspiration, pause à plein, de l'expiration et de la pause à vide, comme un moulin entraîné par un courant, une pale monte, parcourt le sommet, descend, parcourt la base, remonte... Souffle comme la houle de la mer, mouvement continu qui soulève puis étale et transporte.

Le souffle, reflet de vie, reflet de pensée, reflet de la personne. Le souffle a une densité, un rythme, une direction, chaque paramètre peut être modulé, rythmé, orienté...

L'air comme milieu dans lequel nous baignons, chargé de parfums et de messages. Le souffle contient cette connaissance de l'espace, ce que l'on appelle l'inspiration. La pensée navigue dans ces espaces.

Le souffle a une direction, comme le vent d'orient ou d'occident, comme le mouvement apparent du soleil. Parfois la pensée pense se perdre, aléas de la vie psychique et de ses cortèges de tensions. Le souffle, comme moyen de suivre la pensée et d'orienter la pensée.

Le souffle habite dans les cinq enveloppes, il est porteur de connaissance et de conscience.

La troisième gaine est faite des organes d'action qui produisent le mental. Le mental est soumis aux pressions, celles du corps et celles de l'environnement. Le chaud, le froid, le jour, la nuit, besoins de manger et de boire, besoins de protection, les besoins du corps obligent à penser des actions. Le mental s'occupe des actions conditionnées et stéréotypées, trouver de la nourriture et se reposer, trouver les moyens d'acquérir de la nourriture et de la protection.

Le mental naît avec l'individu et se prolonge dans le groupe, dans le corps familial et le corps social. Pour lui et sa tribu, le mental projette et planifie, doit envisager demain, puis l'hiver, prévoir de nourrir et de protéger. C'est le mental qui exprime : « C'est moi » et « C'est le mien ». Ma proie, mon arbre, ma grotte, ma femme, mon enfant, ma famille, ma tribu...

Il établit des distinctions et il nomme : favorable ou toxique, opportun ou néfaste... Le mental et les énergies vitales sont liés, l'un habite l'autre. Le mental n'est pas propre à l'homme, il se partage avec les végétaux, les insectes et les animaux. Les plantes étendent leur racine et leur feuillage, se contraignent entre elles, imposent des écosystèmes. Les insectes ont des vies sociales complexes. Les animaux chassent et se protègent...

La quatrième gaine est faite des organes de perception où naît l'intelligence. A travers les perceptions l'univers apparaît. Ce que nous sommes est en continuité avec l'univers, les sens ouverts au fini autant qu'à l'infini. L'intelligence est une pression immense de la nature, de ce qu'elle fait d'inouï.

La perception existe dans l'instant, à ce niveau, le temps n'existe pas. Dans ce présent rien ne peut être attrapé, retenu ni tenu. L'intelligence s'oppose au mental.

Les organes de perception sont une expression de la nature : la capacité de voir, de distinguer des couleurs, la capacité d'entendre et de situer l'espace... Portés par ces pressions, apparaissent le sens du beau, du juste, de l'équilibre (des notions reprises et affirmées par la société avec plus ou moins de bonheur).

Les organes de perception sont aux limites du corps et délimitent le corps. La proximité avec l'enveloppe de la félicité crée l'égo. L'enveloppe de l'intelligence est perméable à l'enveloppe suivante, l'enveloppe de la félicité. L'intelligence s'attribue les causes de la joie.

L'intelligence et le mental se mélangent et se confondent souvent. « Moi » s'attribue l'intelligence. « Moi » s'attribue les perceptions, qui ne sont que la mémoire des perceptions. « Moi » fabrique des schémas et des stratégies.

La cinquième gaine est le bonheur ou la félicité. La joie préexiste, d'elle apparaît la vie dans sa diversité. Le bonheur existe avant la pensée. La félicité, la joie, l'amour, le bonheur, sont de même nature, ils sont de la Nature. Le bonheur de manger quand la faim est là, de boire quand est la soif, de se reposer quand est la fatigue.

Le bonheur de rencontrer l'autre, de cette énergie inouïe que l'on nomme l'amour. La félicité est le seul mobile de ce qui existe.

La félicité naît de l'énergie créatrice. L'énergie créatrice est félicité.
La félicité habite la conscience, elles sont indissociables.

Nuances, ceux qui pensent vivre un corps objectif, qui ne connaissent ni le corps subtil, ni les enveloppes par lesquelles ils existent, quand ceux-là rencontrent le bonheur l'attribuent à l'objet présent. Quand ils aiment, ils identifient l'amour à une personne réduite à un objet. Cette joie et cet amour s'usent comme s'usent les objets, plus vite que les objets. Lorsque la personne change de trajectoire cet amour s'arrête. C'est une relation entre des écrans, entre des égos. L'égo est une tension, une confusion entre le mental qui doit prendre ou posséder, et l'intelligence qui a l'intuition de la joie. Le bonheur est perverti par la possession, par la peur de perdre, la jalousie est exactement l'inverse de la félicité.

Dans l'approche non duelle, l'objet est révélateur de la joie, la personne est révélatrice de l'amour. Alors, la personne n'a pas de lien avec les objets elle existe par elle-même.

Comme l'écran révèle le film projeté, l'objet, ou la personne, sont des révélateurs, des écrans.

La joie partagée est aussi libre que le souffle.

Rêve, sommeil, éveil et conscience,

La perspective non-duelle admet trois états de la conscience : le rêve, le sommeil et l'éveil. La matière et les énergies composant le corps exigent le sommeil, la biologie et les mouvements du cosmos se rejoignent. La rotation de la terre, levers et couchers du soleil imposent des rythmes (un croissant de lune figure dans la coiffe de Shiva, la lune, autres rythmes et forces cosmiques).

Dans le sommeil, la pensée a peu de place, voire aucune place. Le sommeil profond se définit comme l'absence de mémoire, donc une impossibilité de se savoir penser. Le dormeur se réveille d'abord à la nature, le corps puis l'environnement apparaissent, « Où suis-je ? ». Nous retrouvons au réveil la conscience de la conscience, avant de savoir « Qui Je suis », preuve qu'elle, la conscience, ne dort pas.

Le rêveur, et encore davantage celui qui a fait un cauchemar, se réveillent en ne sachant plus qui ils sont ! Le rêve est une étape intermédiaire, entre veille et sommeil, qui laisse croire à un accès au monde du sommeil, de fait, puisqu'il est accessible à la mémoire, le rêve se trouve dans le début de l'éveil et non dans le sommeil. Il se trouve précisément dans cette phase où la mémoire de « Qui suis-je ? » n'est pas encore réveillée. Il s'agit du réveil des organes d'action et du mental (la troisième enveloppe). Le rêve est dans un espace de liberté, il permet de divaguer, de déambuler dans d'autres espaces de la conscience, à l'écart du contrôle social. Le rêve, comme le cauchemar doivent être reçus comme d'authentiques cadeaux de la conscience.

La biologie ne dort jamais, la matière et l'énergie (première et deuxième enveloppes) changent d'états. Les sens demeurent. La mémoire s'endort. La conscience ne dort jamais. Le sommeil profond devient l'état réel (le seul vrai), éveil et rêve sont des états illusoire. L'éveil au réel est l'éveil à la conscience.

Les rêves sont des fenêtres sur l'histoire biologique et psychologique. Ils émanent de l'histoire sociale et personnelle, entre le réel et l'idéal. Il n'y a pas lieu d'interpréter ni comprendre les rêves, ils sont neufs. Si l'on admet que l'éveil (ordinaire) est un état illusoire, contingenté par des perceptions, des mémoires et des interprétations, ce qui se passe dans cette veille devient révélateur.

Le plus beau fleuron de la discrimination

Extraits, sur le rêve, l'éveil, le sommeil profond

Selon que le mental cesse de fonctionner ou qu'il entre en action, l'univers tout entier disparaît ou apparaît. Dans la condition de rêve, tout contact avec le monde extérieur est momentanément coupé ; sans secours extérieur, le mental crée les différents éléments qui composent un univers complet. C'est également ce qui se produit dans la condition de veille ; entre ces deux conditions, il n'y a pas la moindre différence. Tout cet univers n'est que la projection du mental.

Dans la condition de sommeil profond, lorsque le mental est réduit à l'état causal, plus rien n'existe pour le dormeur. L'expérience que nous faisons tous, chaque nuit, nous en fournit la preuve irrécusable. L'existence relative de l'homme n'est qu'une simple création mentale ; elle est dénuée de toute réalité objective. C'est le vent qui accumule les nuages au-dessus de nos têtes, et c'est aussi le vent qui les emporte au loin. La conscience ne doit sa lumière qu'à Elle seule — Distincte des cinq enveloppes —.

La conscience est le témoin des trois états (éveil, rêve, sommeil profond) — l'unique Réalité.

L'enveloppe de l'intellect que paraît escorter un reflet de la lumière de l'Intelligence pure (chit), n'est, en réalité, qu'une modification de l'ordre naturel (prakriti). Douée de la fonction cognitive, c'est elle qui, en toute occasion, s'identifie entièrement, soit avec le corps grossier, soit avec les organes. C'est elle (l'enveloppe de l'intellect), enfin, qui passe alternativement par les conditions de veille, de rêve et de sommeil profond, et qui fait l'expérience du plaisir et de la douleur.

Dans la condition de sommeil profond, l'enveloppe de félicité fonctionne à plein ; dans les conditions de veille et de rêve, elle n'a qu'une activité restreinte, là elle n'entre en activité qu'à la vue ou au contact d'un objet plaisant.

Cela qui perçoit : d'abord, dans les conditions de veille et de rêve toutes les modifications telles que le sentiment du moi, etc. puis, dans le sommeil profond qui succède aux deux conditions antérieures, l'absence même de toute modification — Cela qui néanmoins, ne peut jamais devenir Lui-même « objet de perception »,

Sache que c'est l'âtman, le Connaisseur suprême ! Exerce ici toute la subtilité de ton intellect !

La Conscience est le témoin des trois états (éveil, rêve, sommeil profond) — l'unique Réalité

L'Existence que le changement ne peut affecter —

La Conscience est Inconditionnée —la Félicité éternelle.

Le plus beau fleuron de la discrimination

« Le plus beau fleuron de la discrimination », a été publié en 1946, traduit du sanscrit vers l'anglais par Swami Nikhilânanda, de l'anglais en français par Marcel Sauton. Il a été le support de la connaissance de l'Advaita Vedanta, la non-dualité et de Shankara, le saint-missionnaire de la non-dualité.

Ces textes ont été attribués à Shankara, il paraît légitime de suivre l'éclairage de Michel Angot, et d'admettre qu'ils ont été produits plus tardivement, au XVIème siècle par des descendants de l'école de Shankara. De fait, les formulations rapportées par Marcel Sauton, sont parfois triviales, voire brutales.

Les extraits que nous publions ici se sont appuyés sur la traduction de Marcel Sauton et aussi de celle en anglais de Chatterji Mohini (Chatterji Mohini M. Viveka Chudamani or Crest Jewel of Wisdom, Sri Sankaracharya; Theosophical publishing house, Adyar Madras 1932)

Ici, nous avons maintenu les multiples majuscules qui consacrent l'Absolu, le Soi, la Conscience, Il, Lui, Cela ... nous avons par contre lissé le contenu et choisi les extraits pour faire ressortir les propos et les concepts de la Taittiriya Upanishad

Extraits :

Eclaircissements sur la discrimination entre le Soi et le non-Soi,

Maintenant, je vais te fournir d'amples éclaircissements sur la discrimination entre le Soi et le non-Soi, la connaissance que tu dois acquérir avant toute autre. Prête attention à mes propos, il t'appartiendra ensuite de faire les choix appropriés.

Le corps grossier est composé de sept substances particulières : la moelle, les os, la graisse, la chair, le sang, les muscles et la peau. Il est formé de différents membres et des parties de ces membres : Les jambes, les cuisses, la poitrine, les bras, le dos et la tête. Ce corps est le siège de l'égarément. L'usage est de le nommer « moi » et « mien ». Les sages le nomment le corps grossier.

L'éther, l'air, le feu, l'eau et la terre : voilà les essences subtiles qui le constituent. Se combinant entre elles, ces essences se dégradent et composent les corps grossiers. A l'état pur, les essences subtiles forment les objets des sens, ces sens en deux groupes de cinq, contribuent, chacun, au plaisir du sujet sensible et de l'âme individualisée.

Le daim, l'éléphant, le papillon, le poisson et l'abeille périssent, tous les cinq, victimes de leur attachement à un seul de leur sens. Quel sort sera réservé à l'homme qui lui demeure attaché à tous les sens à la fois?

Les objets des sens sont plus redoutables que la morsure du cobra. Le venin ne tue que celui dont l'organisme est pénétré, les objets des sens font périr l'imprudent qui n'a laissé tomber sur eux qu'un simple regard !

S'il est exact que tu aspiras ardemment à te rendre libre, rejette loin de toi tous les objets des sens, aie pour eux autant de répugnances que s'il s'agissait de poisons. Pratique assidûment ces agréables vertus : le contentement intérieur, le partage, l'oubli des injures, la rectitude, le calme de l'esprit, en toute circonstance, reste maître de toi !

Quiconque s'abstient de tenter l'aventure qui devrait constituer le but ultime de l'existence — l'émancipation de cet asservissement où l'Ignorance nous maintient pour l'éternité — Quiconque s'attache avec passion à l'entretien de ce misérable corps dont certains animaux feront peut-être leur pâture, celui-là commet envers lui-même un véritable crime ! Quiconque s'efforce de réaliser le Soi et, tout à la fois, accorde à ce corps grossier une attention excessive, agit comme cet insensé qui, pour traverser une rivière, croit prendre appui sur un tronc d'arbre, alors qu'il serre un crocodile entre ses bras !

Ce corps physique, composé de peau, de chair, de sang, d'artères, de veines, de graisse, de moelle et d'os, doit être l'objet de ton mépris ! N'est-il pas, au surplus, rempli de substances vénéneuses ?

Ce corps physique, produit par nos actions antérieures, est un agrégat d'éléments grossiers, eux-mêmes formés par la combinaison d'éléments subtils dont les parties se sont mélangées les unes aux autres. C'est lui l'instrument que l'esprit (l'âtman) utilise pour ses expériences et avec lequel, dans l'état de veille, il perçoit les objets grossiers.

Le rêve, l'éveil, le sommeil profond

Tout en demeurant essentiellement distincte de la gaine corporelle, l'âme individualisée (jiva) s'identifie avec elle et jouit par les organes externes, des objets agréables tels que la pâte de santal ou les guirlandes de fleurs. C'est dans la condition de veille (éveillé) que le corps atteint le plus haut degré d'activité.

Sache que ce corps grossier est pour toi ce que la maison est pour le locataire !

C'est de lui que dépendent tous les rapports qu'un homme entretient avec le monde extérieur.

La naissance, la décrépitude et la mort etc., de même, la vigueur ou la faiblesse sont les diverses caractéristiques de ce corps grossier.

L'enfance, l'adolescence, la maturité et la vieillesse en sont les conditions naturelles.

Ce corps a fait l'objet de multiples restrictions qui correspondent soit aux castes, soit aux stades d'existence: il est affecté par de nombreuses maladies, et les hommes lui réservent des traitements fort différents : ils peuvent aussi bien lui rendre un véritable culte que le couvrir d'injures ou lui accorder les plus grands honneurs.

Les organes

Les oreilles, la peau, les yeux, le nez et la langue, ce sont les organes d'information; ils servent à nous faire connaître les objets du monde extérieur.

Les organes de la voix, d'appréhension, de locomotion, d'excrétion et de génération sont les organes d'action; ils ont une propension naturelle à effectuer tel ou tel travail.

L'organe interne ou corps subtil

L'organe interne (antah-karana) est désigné par différents noms selon que l'on considère plus particulièrement telle ou telle de ses fonctions. On l'appelle :

Mental (manas), lorsqu'il pèse les avantages ou les inconvénients qu'une chose peut présenter ;

Faculté discriminative (dhi ou buddhi), lorsqu'il s'efforce de déterminer le degré de vérité que possèdent les objets ;

Sens individuel du moi (aham-kriti), lorsqu'il s'identifie si intimement avec le corps grossier qu'il ne fait plus qu'un avec lui ;

Mémoire (chitta), lorsqu'il recherche à l'extérieur ce qui lui procurera quelque agrément.

Pour la même raison, « l'énergie vitale » (prâna) devient: prâna, apâna, vyâna, udâna et samâna, selon les multiples fonctions qu'elle remplit ou les modifications qu'elle subit ; il en va, somme toute, pour le prâna exactement comme pour l'or ou pour l'eau (ils prennent de multiples formes).

Cinq organes d'information, cinq prânas, cinq éléments, l'organe intérieur — avec l'Ignorance, le désir et l'action — ce sont les huit facteurs qui associés les uns aux autres, composent ce qu'on appelle le « corps subtil ».

Or, sois attentif, ce corps subtil (sûkshma-sharira) que l'on désigne également par le nom de « linga-sharira » est produit par les éléments avant qu'ils se subdivisent et se combinent entre eux. Le corps subtil éprouve des désirs, par-là, il contraint âtman (ici, davantage esprit que conscience) à recueillir le fruit des œuvres du passé. Cette surimposition à laquelle nulle origine ne peut être assignée, est projetée sur l'âtman (l'esprit) par Sa propre Ignorance.

Le rêve, distinct de l'état de veille, est l'état dans lequel l'âtman brille de son seul éclat. Dans les songes, la buddhi (l'intelligence) joue, par elle-même et sans secours étranger, les rôles de l'agent, du sujet sensible, etc., c'est la conséquence de multiples désirs qui se sont auparavant manifestés, l'âtman suprême continue, Lui, à résider en Sa propre gloire.

A ce moment, la buddhi (l'intelligence) est la seule surimposition qui masque encore l'éternel Témoin de toutes choses, ce Témoin n'est affecté par aucune des actions auxquelles se livre la buddhi : en toute circonstance, l'âtman reste à l'écart de ce qu'accomplissent Ses surimpositions.

L'âtman qui est Intelligence pure (chit) doit pour agir utiliser comme instrument ce corps subtil, de même qu'un charpentier se sert de sa hache ou de ses autres outils. Cet âtman demeure absolument inconditionné.

La cécité, la myopie, l'acuité de la vision: voilà les diverses conditions de l'œil, elles sont dues soit aux imperfections, soit à l'intégrité de cet organe. Il en va pareillement de la surdité, pour l'oreille, ou du mutisme, pour la voix. Ces diverses particularités ne concernent jamais l'âtman, le Connaisseur suprême, l'inspiration, l'expiration, le bâillement, l'éternuement, la sécrétion et l'excrétion — sont, d'après les experts, les fonctions respectives de prâna, d'apâna, etc., alors que la faim et la soif sont les caractéristiques du prâna proprement dit. L'organe interne (antah-karana) a son siège aussi bien dans un organe particulier que dans le corps tout entier, il s'identifie avec eux tous parce qu'il reçoit un reflet de l'âtman.

Ego

Apprends le sens de l'ego (aham-kâra), qui en s'identifiant avec le corps grossier, s'imagine être, sur la scène de ce monde, l'acteur et le bénéficiaire. A l'aide des fonctions (gunas) tels que le sattva, etc., il joue successivement les rôles de l'homme éveillé, du rêveur et du dormeur.

Les objets des sens sont-ils favorables, l'égo est heureux ; défavorables, l'égo souffre. Plaisir et douleur sont toujours les caractéristiques de l'ego — jamais celles de l'âtman dont l'essence est la Félicité même.

Les objets des sens sont agréables parce qu'ils dépendent de l'esprit (âtman) qui se manifeste à travers eux ; les objets n'ont en eux-mêmes pas de valeur propre. L'âtman est par sa nature ce qu'à son insu toute créature chérit, l'âtman est à jamais exempt de souffrance, il est Félicité éternelle.

Dans la condition de sommeil profond nous goûtons, sans l'intermédiaire d'aucun objet des sens, la Félicité de l'âtman. Voilà ce qui est clairement attesté par la révélation (shruti),

Mâyâ, l'illusion, la grande enchanteresse

L'illusion ou l'ignorance (maya) que l'on appelle aussi l'Indifférenciée (avyakta), est le Pouvoir même de la Conscience préexistante (Brahma). Elles existent de toute éternité ; les trois fonctions (gunas) la constituent ; elles sont causes premières, supérieures à tous les effets.

L'homme, doué d'intelligence et de sagacité, est capable, en partant de ces effets, de remonter jusqu'à Elle (l'illusion ou l'ignorance), par une attention soutenue. Il comprend alors que c'est Elle qui projette tout l'univers. On ne peut dire d'Elle qu'Elle existe, ou qu'Elle n'existe pas, qu'Elle participe, en même temps, de l'existence et de la non-existence. Elle n'est ni homogène, ni hétérogène, ni l'un et l'autre à la fois. Elle n'est pas composée de parties, Elle ne constitue pas un tout indivisible, Elle est à la fois, l'un et l'autre.

Mâyâ — la grande Merveille — échappe à toute description !

C'est en réalisant la pure Conscience (Brahman), l'Un sans second, que l'on parvient à détruire Mâyâ. C'est en reconnaissant qu'il n'y a ici qu'un morceau de corde, que l'on peut dissiper l'idée illusoire du serpent.

Mâyâ possède trois fonctions (gunas) : rajas, tamas et sattva désignent ces fonctions. (rajasique, satvique et tamasique sont les qualificatifs qui s'appliquent, aux nourritures, actions ou relations qui génèrent les propriétés de ses fonctions).

Rajas

Rajas a comme caractéristique le pouvoir de projection (vikshepa-shakti). Ce pouvoir, par essence dynamique, est la source primordiale d'où découle toute manifestation d'énergie. De ce même pouvoir proviennent toutes les modifications du mental telles que l'attachement, la souffrance, la concupiscence, la colère, la cupidité, l'arrogance, la haine, l'égoïsme, l'envie, la jalousie, etc. sont les versants négatifs du rajas. De Rajas, prend naissance toutes les tendances qui portent l'homme vers le monde extérieur. Le rajas est la cause de l'asservissement aux objets et aux actions.

Tamas

Tamas a le pouvoir d'obnubilation (âvriti-shakti). Il fait paraître les choses autrement que ce qu'elles sont réellement. Il est aussi la cause des réincarnations. Il met en branle le pouvoir de projection (vikshepa-shakti).

Si sages et instruits que les hommes puissent être — doués d'une claire intelligence, chercheurs depuis longtemps en eux du très subtil atman (la conscience première), — à un moment ils deviennent la proie du tamas. En dépit des explications qui leur ont été prodiguées sous bien des formes, ils en arrivent à ne plus comprendre ce qu'est l'âtman (la conscience) et considèrent comme réelles les surimpositions de l'ignorance. C'est aux effets de l'illusion qu'ils s'attachent !

Rien ne saurait résister au pouvoir d'obnubilation.

Le tamas est redoutable !

Il fait disparaître le jugement correct, la raison va de travers, les convictions chancellent et le doute triomphe. Voilà le destin pour qui accepte un rapport quelconque avec le pouvoir d'obnubilation, par surcroît, le pouvoir de projection suscite en lui, au même moment, des souffrances incessamment renouvelées.

L'ignorance, la lassitude, la paresse, la torpeur, la négligence, la stupidité : voilà les attributs du tamas. L'homme qui subit cette sujétion ne comprend plus rien : engourdi de sommeil, il a l'inertie d'une souche ou d'une borne.

Sattva,

Le pur sattva a la transparence de l'eau vive, cependant, en contact avec le rajas ou le tamas, il concourt aux doutes et aux renaissances. La réalité de l'âtman se reflète dans le sattva, c'est à la lumière de ce soleil intérieur que l'univers, sous son aspect grossier, apparaît à nos regards.

Les caractéristiques du sattva intermédiaire sont les suivantes : l'absence de tout orgueil, la foi et la dévotion (niyama et yama), l'ardent désir d'indépendance. Ce qui oriente vers la conscience absolue, ainsi qu'une profonde aversion pour l'irréel.

Les caractéristiques du pur sattva sont : le contentement intérieur, la réalisation du Soi, la suprême sérénité, le bienheureux rassasiement, la félicité, l'inaltérable dévotion pour l'âtman. C'est grâce à ces vertus que l'aspirant jouit d'un bonheur éternel.

L'Indifférencié tel qu'il vient d'être défini, est composé des trois gunas, c'est le corps causal (kârana-sharira) de l'atman.

Le sommeil profond

Le sommeil profond est la condition particulière où le mental et les organes cessent de fonctionner. Le sommeil profond est l'arrêt de tout genre de perception. Pendant le sommeil profond le mental revêt une forme extrêmement subtile, il demeure à l'état séminal. L'opinion habituelle qui consiste à dire : « À ce moment, je n'ai plus rien senti », confirme cette manière de voir.

C'est lui!

Il existe un Etre absolu, un Etre inexprimable : l'éternel Substrat de la conscience empirique, le Spectateur des trois conditions ; Il est distinct des cinq gaines qui composent l'individualité humaine. Celui qui connaît tout ce qui se déroule dans les conditions de veille, de rêve et de sommeil profond ; Celui qui ne cesse jamais d'être conscient, soit de la présence, soit de l'absence du mental et des fonctions du mental ; Celui qui est le support constant du sens du moi : c'est Lui !

Celui qui observe tout le spectacle, mais que nul spectateur n'a jamais observé ; Celui qui illumine tous les objets, y compris la buddhi, mais qu'aucun d'eux ne saurait illuminer — c'est Lui !

Celui par qui le monde tout entier est pénétré, mais que rien ne peut pénétrer, celui dont l'éclat se reflète sur l'univers et le recouvre de sa splendeur — c'est Lui !

Le Suprême Soi, distinct de la prakriti (nature originelle) et de ses modifications, est essentiellement Intelligence pure, Intelligence absolue (chit). Il révèle l'univers tant sous son aspect grossier que sous son aspect subtil. Il subsiste à travers les trois états de veille, de rêve et de sommeil profond, comme l'invariable substrat du sens de l'ego. Il se manifeste Lui-même comme le Témoin de l'intelligence (buddhi).

Le devenir (samsara)

Après avoir discipliné ton mental et purifié ton intellect réalise personnellement ton propre Soi — ce Soi qui est l'Hôte de ton corps — au point de t'identifier avec Lui ! Tu pourras ensuite traverser cet océan du samsara — tenu pour infranchissable — dont chaque vague est une naissance ou une mort, fermement établi en Brahman comme en ta véritable Essence, tu jouiras alors de la suprême Félicité.

De l'arbre du samsara, l'Ignorance est la graine, l'identification avec le corps, la jeune pousse, l'attachement aux sens, les feuilles vertes ; l'action, l'eau dont on l'arrose; le corps grossier, le tronc, les différentes énergies vitales (pranas) en sont les branches, les organes, les rameaux ; les objets des sens, les fleurs ; les multiples souffrances dues aux actions, les fruits, et l'âme particularisée (jîva), c'est l'oiseau qui y demeure.

Sous le recouvrement des cinq gaines, produites par Son propre pouvoir, le Soi disparaît aux regards, comme l'eau d'un bassin sous la couche, chaque jour plus épaisse, des algues et des mousses. Il suffit d'écarter ces algues et ces mousses, et l'eau du bassin, claire et limpide, s'offre librement à l'homme qui a soif de liberté. Aux tortures de la soif succède instantanément une délicieuse sensation de bien-être. Rejette donc ces cinq gaines! Et le Soi t'apparaîtra dans toute sa pureté — Ce Soi qui est Félicité éternelle — Félicité sans mélange — ce Soi suprême qui brille de son propre éclat au dedans de chaque être.

L'individualité des cinq gaines

La gaine corporelle (annamaya-kosha)

Notre corps est produit par la nourriture ; il constitue la gaine grossière ; par la nourriture, il se maintient en vie ; faute de nourriture, il meurt. Ce corps est un assemblage de peau, de chair, de sang, d'os et de choses impures. Comment pourrait-il jamais être l'esprit (l'âtman) éternellement pur, la Conscience (l'âtman) qui ne doit son existence qu'à lui seul ?

Avant notre naissance, ce corps n'existait pas ; après notre mort, il n'existera plus ; dans l'intervalle, il n'a qu'une brève durée. Les qualités qu'il possède sont éphémères ; par nature, il est le siège de changements continuels ; il est composé de parties ; il est inanimé. Au même titre qu'une cruche d'argile, ce corps doit être rangé dans la catégorie des objets. Comment ce corps pourrait-il jamais être notre propre Soi — l'indestructible Témoin des modifications qui atteignent toutes les choses ?

Ce corps, composé de parties : bras, jambes, etc., ne doit pas être pris pour l'âtman ; l'homme continue à vivre, alors même qu'il a perdu un ou plusieurs membres. Encore intactes, les autres parties de l'organisme fonctionnent toujours. Puisque le corps subit la loi d'un autre, il n'est pas le Soi — le Législateur universel ! Le Soi — cette Réalité permanente — est distinct du corps grossier, distinct de ses caractéristiques, de ses modes d'activité et de ses états, et c'est Lui — l'âtman — qui en est le Spectateur permanent. Nul ne saurait contester l'évidence de cette vérité.

Comment ce paquet d'os, cette enveloppe de chair, cette outre remplie de choses corrompues — comment ce corps suprêmement impur pourrait-il jamais être le Soi incréé — le Connaisseur qui demeure constamment à l'écart des formes et des modifications ?

La gaine d'énergie vitale (prânarnaya-kosha)

Les pranas dont l'action se fait sentir en chacun de nous, forment, en s'associant avec les cinq organes d'action, la gaine d'énergie vitale. Ces diverses forces pénètrent et animent la gaine grossière qui exerce son activité dans tous les domaines, comme si elle était réellement vivante.

Cette gaine subtile non plus, n'est pas le Soi, elle n'est qu'une modification de l'énergie vitale cosmique (prâna-vayu).

La gaine mentale (manomaya-kosha).

Les organes d'information, associés au manas, constituent la gaine subtile ; cette gaine est la cause de toutes les différences que nous créons entre les choses, la première d'entre elles s'exprime de la sorte : « C'est moi » ou « C'est le mien ».

La gaine mentale possède de grands pouvoirs, entre autres, celui d'établir des distinctions de nom et de forme. Elle se manifeste comme une force subtile qui pénètre et anime la gaine d'énergie vitale dans laquelle elle s'insère.

La gaine mentale est le feu sacrificiel qui produit tout cet univers empirique. Ce feu est entretenu par les organes sensoriels, ils sont ici les prêtres officiants. Chacun d'eux apporte à ce feu un aliment différent : les nombreux désirs. Ce feu est attisé par les objets des sens qui se succèdent les uns aux autres comme le flot ininterrompu des libations sacrées. L'Ignorance (avidya) n'a pas d'existence en dehors du mental. Le mental n'est rien d'autre que l'Ignorance elle-même. C'est à l'Ignorance que doit être attribuée l'esclavage de la transmigration. Selon que le mental cesse de fonctionner ou qu'il entre en action, l'univers tout entier disparaît ou apparaît.

Dans la condition de rêve, tout contact avec le monde extérieur est momentanément coupé ; sans secours extérieur, le mental crée les différents éléments qui composent un univers complet. C'est également ce qui se produit dans la condition de veille ; entre ces deux conditions, il n'y a pas la moindre différence. Tout cet univers n'est que la projection du mental.

Dans la condition de sommeil profond, lorsque le mental est réduit à l'état causal, plus rien n'existe pour le dormeur. L'expérience que nous faisons tous, chaque nuit, nous en fournit la preuve irrécusable. L'existence relative de l'homme n'est qu'une simple création mentale ; elle est dénuée de toute réalité objective. C'est le vent qui accumule les nuages au-dessus de nos têtes, et c'est aussi le vent qui les emporte au loin.

Le mental est à la fois la cause de notre servitude et la cause de notre libération. Le mental crée en chacun un attachement pour le corps et les autres objets des sens ; la gaine mentale ne peut, elle non plus, être le suprême ; en voici les raisons : elle a un commencement et une fin ; elle est sujette aux modifications ; elle est caractérisée par la douleur et la souffrance ; en un mot, c'est un objet, alors que le Sujet ne saurait, en aucun cas, être rangé dans la catégorie des objets.

La gaine d'intellect (vijnanamaya-kosha)

Associée aux organes d'information, l'intelligence (buddhi), avec ses modifications, prend les caractéristiques de l'agent ou du sujet sensible. Elle forme ainsi la gaine de l'intellect. Cette gaine est pour l'homme la cause de la transmigration.

La gaine de l'intellect paraît escorter un reflet de la lumière de l'Intelligence pure (chit), elle n'est en réalité, qu'une modification de la nature primordiale (prakriti). Douée de la fonction cognitive, en toute occasion, elle s'identifie entièrement avec le corps grossier ou avec les organes. Cette gaine n'a pas de commencement dans le temps ; elle est caractérisée par le sens de l'ego (aham-kara) ; On lui donne le nom de « jiva » (individualité vivante). Elle exerce son activité dans le monde empirique.

Les désirs qu'elle a précédemment entretenus lui font accomplir de bonnes ou de mauvaises actions et recueillir le fruit des unes et des autres. Elle s'incarne successivement en de nombreux corps, vient en ce monde et s'en va. Le long de l'échelle des êtres, elle s'élève ou descend selon l'action du karma. C'est elle qui passe alternativement par les conditions de veille, de rêve et de sommeil profond. Elle fait l'expérience du plaisir et de la douleur.

A tout propos, elle s'attribue les devoirs, les fonctions et les attributs des différents stades d'existence. Tous sont les caractéristiques du corps grossier. La gaine de l'intellect brille d'un vif éclat car elle est proche du Soi. Le Soi, en s'identifiant avec elle, subit, par la vertu de l'illusion, la loi des renaissances. Cette gaine n'est qu'une surimposition projetée sur le Soi.

L'âtman qui ne doit sa lumière qu'à Lui seul, l'âtman qui est Intelligence pure resplendit dans la caverne du cœur, au milieu même des Energies (pranas). Et bien qu'essentiellement immuable, l'âtman, au moyen de Sa surimposition : la gaine de l'intellect, joue les rôles de l'agent et de l'expérimentateur.

L'eau, chargée d'impuretés, reprend sa limpidité originelle dès que les matières qu'elle contenait en suspension, ont été éliminées. La Conscience (l'atman) se révèle dans toute sa splendeur, dès qu'on a écarté de Lui tout ce qui paraissait Le souiller.

Quand l'irréel cesse d'exister, on réalise qu'en définitive, cette âme particularisée est, elle-même, le Soi éternel. Il est, par conséquent, de ton devoir de dégager le Soi éternel de toutes ces surimpositions telles que le sens de l'ego, etc. . La gaine de l'intellect qui vient d'être décrite, ne peut, pour les raisons qui suivent, être le suprême Soi : elle est sujette aux changements ; elle est inanimée ; c'est une chose conditionnée, un objet des sens ; son existence est limitée dans le temps. On ne doit donc pas prendre cette entité irréaliste pour l'âtman, l'unique Réalité.

La gaine de félicité (anandamaya-kosha)

La gaine de Félicité est aussi une modification de l'ignorance ; elle se manifeste parce qu'à son tour, elle intercepte un reflet de l'âtman qui lui est Félicité absolue. La gaine de Félicité a pour attributs les différents degrés de bonheur. Elle devient perceptible si un objet agréable se présente à elle. Elle se fait spontanément sentir à l'être fortuné qui recueille le fruit d'actes méritoires. C'est d'elle que toute individualité pourvue d'un corps tire le maximum de plaisir avec le minimum d'efforts.

Dans la condition de sommeil profond, la gaine de félicité fonctionne à plein ; dans les deux autres conditions, celles de veille et de rêve, elle n'a qu'une activité restreinte, car elle n'entre en action qu'à la vue ou au contact d'un objet plaisant.

Cette gaine de Félicité, non plus, ne peut être le Soi puisqu'elle ne possède que des attributs inconstants. Elle n'est qu'une modification de la Nature (prakriti) ; elle est produite par les bonnes actions accomplies en d'autres existences. Elle s'insère à l'intérieur des quatre gaines précédentes qui ne sont rien d'autre que de simples modifications de la gaine de Félicité.

L'âtman au-delà des cinq gaines

Lorsque, l'une après l'autre, les cinq gaines ont été rejetées par l'aspirant qui réfléchit sur certains passages de la Sagesse Révélée (shruti), ce qui subsiste, au terme de l'analyse, c'est le Témoin — la Connaissance absolue — l'âtman. Cet âtman ne doit sa lumière qu'à Lui seul — il est distinct des cinq gaines — cet âtman est le témoin des trois états — l'unique Réalité l'Existence que le changement ne peut affecter — cet âtman qui est l'Inconditionné — la Félicité éternelle. Cet âtman, le sage doit Le réaliser comme son propre Soi.

Le disciple :

Une fois que ces cinq gaines ont été écartées en tant qu'irréelles, que pourrais-je trouver, Maître, en cet univers ? — J'aboutis au néant, à la vacuité pure.

Le Maître :

Tu as correctement raisonné, savant disciple ! Tu sais déjà, je l'avoue, faire usage de la discrimination. Cela qui perçoit : d'abord, dans les conditions de veille et de rêve toutes les modifications telles que le sentiment du moi, etc., puis, dans le sommeil profond qui succède aux conditions d'éveil et de rêve, lieu d'absence de toute modification — Cela qui ne peut jamais devenir Lui-même « objet de perception », sache que c'est l'âtman, le Connaisseur suprême qui exerce ici toute la subtilité de ton intellect !

Quand de deux choses, l'une perçoit l'autre, la première est le témoin de la deuxième, quand l'agent qui perçoit fait défaut nous n'avons plus le droit d'affirmer que la chose est perçue.

L'âtman est une Entité qui se connaît en Elle-même par Elle-même, nul au monde n'est capable de La connaître (elle est le connaisseur). L'âme particularisée est elle-même le suprême Brahman et rien d'autre que Lui.

Cela se manifeste distinctement dans les trois états de veille, de rêve et de sommeil profond ; Cela, sous divers aspects, est intimement perçu, au dedans du mental, comme une série ininterrompue d'impressions du sens de l'ego.

Cela, en tant que Spectateur, observe toutes les expressions de l'ego, de la buddhi, etc., qui revêtent des formes et subissent des modifications indéfiniment variées ; Cela se fait intuitivement sentir en tant que « sat-chit-ânanda » (Être—Conscience—Joie ou Réalité—Intelligence—Félicité), sache-le, c'est l'âtman — ton propre Soi — l'Hôte intérieur qui a son siège dans la caverne de ton cœur !

Lorsque le soleil miroite dans l'eau d'une jarre, l'insensé prend ce reflet pour le soleil lui-même.

L'homme, abusé par l'illusion, s'identifie avec le reflet de l'Intelligence pure (chit) qu'intercepte la buddhi. Par rapport à l'Intelligence pure, la buddhi n'est que surimposition. Le sage détourne ses regards de la jarre, de l'eau et du reflet dansant, c'est vers le soleil qu'il les porte, car le soleil est la source de toute lumière et bien qu'il illumine le spectacle tout entier, il y reste totalement étranger.

C'est en tenant pour illusoire : le corps grossier, la buddhi (la matière de la nature) et le reflet de l'Intelligence pure (chit) — C'est en réalisant ce Témoin — ce Soi, l'Intelligence absolue, cause première de la manifestation — De même que le fer, soumis à l'action du feu, se manifeste sous forme d'étincelles, la buddhi (l'intelligence), du fait du Brahman (la Conscience) inhérent, apparaît simultanément comme connaisseur et comme connu. Dans les trois cas suivants : l'illusion, l'hallucination onirique et le rêve éveillé, on constate que le sujet et l'objet — ces effets de la buddhi (Intelligence)— n'ont, à proprement parler, pas de réalité, les modifications de la prakriti (Nature), depuis le sens de l'ego jusqu'aux objets des sens, y compris le corps grossier, sont toutes irréelles.

Ces modifications sont illusoire parce qu'elles subissent des changements incessants, tandis que l'âtman (Esprit ou Conscience), Lui, ne change jamais.

Le Soi est au dedans, le Soi est au dehors ; Le Soi est par devant ; le Soi est par derrière ; Le Soi est au nord ; le Soi est au sud ; Le Soi est au-dessus ; le Soi est au-dessous. Vague, flocon d'écume, tourbillon, bulle, vapeur..., tout cela n'est, en fin de compte, que de l'eau.

Cet univers, du corps grossier jusqu'au sentiment du moi, n'a pas d'autre substance que l'Intelligence absolue (chit). Tout ce qui existe est, en vérité, Intelligence pure, Intelligence homogène.

Tout cet univers, connu par le langage et le mental, n'est rien d'autre que Brahman. Rien n'existe hors Brahman (la Conscience), lequel demeure par-delà les sphères les plus subtiles de la Nature originelle (prakriti).

En quoi la cruche, le pichet, ou la jarre, etc., diffèrent-ils de l'argile qui est leur substance commune ? Pour parler de « toi » et de « moi », il faut vraiment que l'homme, enivré par le vin de l'illusion (Mâyâ) ait perdu la raison !

Dans le passage : « Là où l'on ne voit plus rien, etc. » la Sagesse Révélée (shruti) proclame l'absence de toute dualité. Elle a recours à toutes ces répétitions pour aider l'aspirant à chasser les fausses surimpositions. Commence par détruire les espoirs que le sens de l'ego a fait germer en ce corps grossier — ce vase d'impureté. Livre-toi ensuite à la même tâche à l'égard de ce corps subtil aussi inconsistant qu'un souffle !

Réalise enfin que Brahman — l'essence de la Félicité éternelle — dont les Écritures proclame la gloire, Est ton propre Soi. Dorénavant, vis en tant que Brahman.

L'infinie félicité

Je suis l'océan de l'infinie Félicité, c'est en moi que par le souffle capricieux de Maya, s'élèvent ou s'apaisent toutes les vagues de l'univers. Le Connaisseur de l'Atman ne porte aucune marque distinctive, il n'a aucun attachement pour les objets du monde extérieur, il prend son appui sur le corps grossier sans jamais s'identifier avec lui. Avec l'innocence d'un enfant, il fait l'expérience de nombreux objets à mesure que ces objets — suscités par le désir d'autres personnes — se présentent sur sa route. Affranchi de la notion de corps, l'Être de réalisation paraît, au milieu des jouissances sensorielles, il se comporte comme s'il était soumis à la transmigration et aux désirs provenant de son évolution et de sa maturité (prârabdha-karma).

En réalité, il vit en cette gaine charnelle sans que ce contact le perturbe, dégagé de toute oscillation mentale. Immobile comme l'axe autour duquel tourne la roue du potier, il conserve, sans jamais s'en départir, l'attitude de l'impassible témoin. Jamais il ne dirige ses organes sensoriels sur leurs objets correspondants. Jamais non plus il ne les en détourne ; il est indifférent au spectacle qui s'offre à sa vue, il n'accorde pas la plus faible attention au résultat de ses œuvres, car il a bu le pur élixir de la Félicité de l'Atman, et son mental en est à jamais enivré !

La délivrance consiste — non pas à abandonner le corps grossier comme le sannyâsin itinérant abandonne son bâton ou son écuelle mais à s'éloigner tout attachement, car l'attachement et l'ignorance ne font qu'un.

Que la feuille vienne, en tournoyant, choir dans un ruisseau, dans un fleuve, en un lieu consacré à Shiva ou au centre d'un carrefour fréquenté — comment l'arbre pourrait-il — soit en bien soit en mal — en être affecté ?

La destruction du corps, des organes, des pranas ou de la buddhi n'a pas plus d'importance que celle des feuilles, des fleurs ou des fruits de l'arbre. Elle ne touche aucunement l'âtman — la Réalité absolue qui est de la nature de la Félicité, tel l'arbre, Cela survit !

Taittiriya Upanishad

et

Commentaires de Shankara

Interprétation et commentaires :

Les lianes de la conscience

Taittiriya Upanishad

I

Liane de l'instruction

Introduction par Shankara

Ce dont est né tout l'univers, en quoi même il se dissout,
Par quoi il est soutenu : hommage à cela dont la nature est connaissance.
Par les premiers maîtres, depuis la maîtrise des mots, des phrases
Et des critères de connaissance,
Tous ces savoirs furent exposés en détail : pour toujours je m'incline devant eux.
De l'essence des connaissances de mes pairs et de la tradition,
Par la grâce de mon maître.
Pour ceux qui en veulent une claire exposition, j'ai composé ce commentaire.

La cause de l'action, c'est le désir,
Quand les désirs sont satisfaits il y a désir de soi-même,
Quand l'ignorance a disparu,
Le connaisseur de soi-même connaît l'absolu, c'est à dire la conscience.
Quand l'ignorance a disparu, l'absence de peur devient un point d'appui.
Celui qui sait ainsi parvient au soi de félicité.

La connaissance desserre les liens de la conception, de la naissance et de la
vieillesse, la connaissance fait venir la conscience.
(*Le sens du mot Upanishad : desserrer les liens créés par l'ignorance,*)

*« Cela »,
La terre, l'eau, le feu, l'air, l'éther,
La faim, la soif, le manque, la douleur,
Le désir,
La joie,*

*Le perceptible,
L'intelligible,
L'action,
La parole,*

*« Cela », dont il est question ici n'est pas une théorie, encore moins un dogme, ni
une philosophie, encore moins une religion.
« Cela », est une expérience, à partir des éléments des plus simples aux plus
complexes, des plus superficiels aux plus profonds.*

*De la lumière à l'obscur,
Du lourd au léger,
De la faim à la nourriture,
Des besoins corporels à la relation sociale
La parole,*

« Cela » est !

« Cela », où se séparent l'existant et le non-existant.

« Cela », où se retrouvent l'existant et le non-existant.

« Cela » se nomme la conscience.

Ceux qui ont construit et transmis ces connaissances, ceux qui ont fait ce texte l'ont appelé Brahman. Dans l'hindouisme, ce Brahman est existant sans existence, présence sans manifestation, sans localisation, pour donner naissance au monde il se divise en trois, un début, une continuité et une fin, une divinité créatrice, une divinité qui préserve, une qui achève : Brahma, Vishnou et Shiva.

Il s'agit de faire la différence entre les savoirs, comme ceux qui forment les mots, la grammaire, la phonétique, ceux qui forment les règles de la société, l'élevage, les cultures... de la connaissance qui relève de la mémoire. Au réveil, apparaît d'abord la nature, l'espace et le corps, apparaît ensuite la mémoire. D'abord « Il y a » puis « Je suis » puis « Où suis-je »...

L'univers !

Cela, dont il naît, est connaissance.

Rien à attendre, rien à atteindre

La nature même de l'univers est connaissance.

C'est sur la nature de la conscience et de l'inconscient que nous lisons ce texte et sur la relation entre le corps et la conscience. Cette introduction (qui fait partie des commentaires et non du texte lui-même) donne le ton et la direction. « Cela », ce que « nous sommes », le « Je-suis » est de l'univers, « tout l'univers » non pas une entité, encore moins un « individu ».

Il s'agit de l'univers et de l'instant, l'univers en tant qu'espace perceptible. Il ne s'agit pas de l'univers en tant que distance qui obligerait à un parcours, donc un temps, donc un avant et un après, donc la mémoire. « Cela » est l'univers perceptible, maintenant, les perceptions, les oreilles, le nez, la peau sont des éléments de l'univers, sans limite. L'inconscience et l'ignorance sont dans l'identification à un corps, une oreille, un nez ou une peau qui seraient les limites d'un individu. Entité et individu sont dans le cosmos, dans l'univers et la conscience.

*Naissance et dissolution, l'instant avant le temps
Ni temps, ni mémoire,
Le permanent.*

*Nos psychés (de ce XXI^{ème} siècle) sont marquées par le temps, temps d'acquisition, temps des déplacements, temps de vie... Le temps figure comme une priorité pour apprendre et accumuler des données. Le temps est un grand sujet de préoccupations, trop ou pas assez, lent ou rapide. Le futur est sujet d'inquiétudes, le passé sujet de regrets. Passé et futur existent uniquement à travers la mémoire et les spéculations, ils sont uniquement subjectifs.
Ici, la connaissance préexiste, elle est le constituant de l'univers.*

La transmission de ce savoir est assurée par les pères et les maîtres, comme l'eau de la cascade rebondit sur les roches. Il s'agit d'un savoir au-delà de l'intelligible ou de l'exprimable, de l'ordre de l'intuition. Il s'agit de conscience, d'un savoir transcendant (« transcendant : partie la plus élevée de la science... infinitésimale » - Dictionnaire Littré).

Le désir, est le moteur « parce qu'il incite l'homme à l'action ». Non pas le désir des objets par définition passager, pour une satisfaction passagère. Désir montré comme l'erreur qui oblige l'accumulation, la déception, l'envie, frustration, insatisfaction, mensonge, répétition... Le désir comme une clef de voûte, un désir comme l'intuition que le bonheur (la satisfaction) est permanent, indépendant des objets et du temps.

Ce Texte éclaire l'ignorance, précise les obstacles pour montrer la place de la conscience. Il classifie et organise l'univers, que l'on traduit en langage contemporain par « la nature ». Nature de ce que nous sommes. Il s'agit de différencier le mental de l'intelligence. Le mental est relié aux organes d'action, il est fonctionnel, social, mémoriel. L'intelligence est reliée aux organes des sens, dans l'instant, elle existe dans le présent.

*Le permanent est sous-jacent.
La joie est constante.*

I—Hymne premier,

Invocation

Hommage aux maîtres,
Puissent, les forces du réel, nous combler de bonheur ! (Mitra)
Puissent, les extrêmes profondeurs des océans et des cieus, nous combler de bonheur ! (Varuna)
Puissent, les forces harmonieuses des relations humaines, nous combler de bonheur ! (Aryaman)
Puissent les forces de la nature et du savoir, nous combler de bonheur ! (Indra, roi des dieux et Brihaspati, maître des dieux)
Qu'il nous soit propice !
Puissent les forces qui préservent et celles la continuité, nous combler de bonheur ! (Vishnu au large pas, divinité de la continuité)
Hommage au conscient ! (au Brahman)
Hommage à toi, le vent et le souffle ! (Vâyu)
Tu es en vérité le perceptible.
Toi seul, peux être nommé le perceptible.
La parole qui vient de toi dit l'ordre, dit la vérité.
Que Cela me protège.
Que Cela protège celui qui parle.
Qu'il me protège.
Qu'il protège celui qui parle.
Om,
Paix
Paix
Paix

*La succession des savoirs
Le savoir est dans la nature, de la nature
Hommage à ceux qui l'ont révélé
Hommage à ceux qui l'ont transmis*

*Hommage aux forces de la nature
L'eau, le feu, la terre, l'air et l'éther,
Les forces qui construisent, les forces qui détruisent, les forces qui préservent.*

*Les divinités sont les forces de la nature,
Le Brahman perceptible est conscience, force créatrice.*

Les divinités sont les forces qui unissent et séparent. L'univers perceptible n'est pas nécessairement intelligible, une grande part de ce qui a été mis dans l'espace de l'inconscient se trouve là. L'univers des perceptions est une dimension de la conscience de l'ordre de l'intelligence et non du mental. Toutes les perceptions ne peuvent pas être dites (dicibles). C'est même l'inverse, ce qui peut être dit, est dans la mémoire et non dans la perception : « le mot sel n'est pas salé ».

Les dieux comme images parentales, dans le sens des forces invisibles qui mettent en œuvre attraction et répulsion, séduction et punition. La parentalité est d'abord un fait biologique avant d'être un fait social. C'est précisément là que se situe le contact entre le biologique, (l'inhérent / intrinsèque) et la transmission du savoir social. La transmission parentale est le premier étage du savoir social.

Le monde perceptible est dans l'espace. Les organes des sens sont davantage que des capteurs d'information, ils sont des interfaces entre un apparent dedans et un apparent dehors. La réalité est dans la continuité.

« J'écoute », qui écoute vraiment ? Quelle grille de compréhension ? Quel moment de l'histoire ?

« Une oreille écoute », un fait biologique, une transmission d'information entre des événements de la nature.

Celui qui dit « J'écoute », attentif à son oreille, aux souffles de l'air, à ses émotions, à ses pensées, écoute librement, écoute réellement, libéré des grilles de temps ou de lieu, il entend la nature.

Les divinités du panthéon védique :

La multiplicité et la puissance des divinités est un moyen commode pour représenter la complexité et la force de « l'ordre... la vérité... », de la relation entre le biologique et le psychique.

Mitra : souverain sur la terre des liens humains, au niveau des organes assume le jour et le souffle de devant.

Varuna : souverain des mondes surnaturels, assume la nuit et souffle d'en bas, il punit et protège en même temps « Varuna, éloigne de moi la peur »

Aryaman : assure l'œil et le soleil ; dieu des règles sociales

Indra : le roi de dieux, du feu, de la force et de la guerre

Brihaspati : ou Brahmanaspati, divinité de la parole et l'intellect.

Vishnu : au grand pas, assure la station debout et la marche. Vishnu est le préservateur, l'énergie de la continuité, par opposition aux forces actives, souvent violentes de création et de destruction.

I—Hymne second,

Nous étudierons la phonétique : le son, le ton, le rythme, la modulation, la force, l'émission de la voix, la liaison. Cette section est la leçon consacrée à la phonétique.

Ce qui est énoncé dans ce texte se situe avant la parole, le son, le ton, ... en sont des émanations. Avant, il y a la conscience, la phonétique, comme la mathématique, comme l'astronomie en sont des émanations.

Apprendre à énoncer pour apprendre à écouter, écouter l'air, écouter le corps, le lourd et le léger, les désirs et les contradictions, les contractions et les détentes. Apprendre les rythmes pour écouter l'autre, non plus comme un écho, comme une entité, l'autre comme une représentation unique de la création, dans sa liberté. Apprendre le ton, la force, l'émission de la voix, pour recevoir l'autre, son écho, pour apprendre à entendre. Apprendre à émettre et à entendre, à observer les réactions déclenchées par le son, le ton. A écouter les réactions internes que l'apparent autre réveille. A écouter les langages physiques.

Apprendre à recevoir les manifestations extérieures, (l'autre, les autres), non plus comme des obstacles à nos rêves ou nos prétendues réalités, non plus comme des conflits. Réaliser enfin que ce sont les réalités de la nature, la nature de la conscience.

La science de la prononciation, parce que le son et le sens sont essentiels dans ce qui est décrit ici. Précision aussi nécessaire que la verticale et l'horizontale pour un architecte, pas d'approximation possible. La précision est le fondement de ce texte, elle se fait par la répétition des mots et des concepts, l'allure est poétique, la finalité rigoureuse.

Ce qui nous est donné, le cosmos, la terre, la biologie fonctionnent parce qu'ils sont précisions. La cellule fonctionne avec telle molécule et non une autre, à telle dose et non une autre. Il existe une immense diversité biologique et aucune liberté biologique ! La compréhension est relative, non la conscience.

Il n'y a pas de son exact sans souffle maîtrisé, il n'y a pas de souffle maîtrisé dans un corps mal positionné. Aucune allusion à une particulière position du corps dans tout ce texte, aucun yoga, pas davantage qu'il ne faut décrire le mouvement de l'eau, de la verticale et de l'horizontale. Le monde est le fondement, l'air le mouvement.

Aucun texte traditionnel ne décrit de postures du corps. Le « Yoga de Patanjali » dit seulement qu'il s'agit de s'asseoir dans une position confortable, dans une pièce sans mouche. Le corps, tel que nous le concevons, est l'élément grossier, fait de matière et de désirs, les textes traditionnels s'occupent de l'esprit. Le corps est un vecteur et non une finalité. Un vecteur pour réaliser l'absolu, ce qui n'a ni fin ni limite.

En ce sens, le corps est un objet fini, l'attachement au corps et évidemment un obstacle. En pratique, le chemin se trouve à travers le corps.

Le yoga est un travail pratique du corps avec le corps, le sujet devient objet. Le sujet observe l'objet corps et l'objet environnant, c'est à dire les supports, les pressions, l'air, l'espace, à un moment l'observateur et l'objet observé se confondent et ne font plus qu'un. Le corps est un élément de la nature, comme le germe du blé, le roseau ou le banyan, les poses du yoga sont dictées par la nature.

Percevoir le souffle dans toutes ses nuances, c'est percevoir la respiration de chaque cellule. Le corps doit être dans un bon équilibre, chaque vertèbre posée sur la précédente comme sur un coussin d'air, pour y parvenir, il s'agit de dérouler la colonne vertébrale et de débarrasser le corps (chaque ligament et chaque muscle) des tensions accumulées par les activités habituelles (et de celles héritées), pour cela des positions sont utiles (le souffle fait partie des positions). Autrement dit, ni le yoga, ni la physiologie corporelle ne sont décrits dans les textes anciens, ce que l'on y trouve c'est une trame, le contenu de la corporalité, le corps est un contenant qui va s'adapter à ce contenu, cette connaissance de la conscience.

Parce que la connaissance dépend de la transmission du mot juste, par le son juste.

I—Hymne troisième

Que la gloire soit avec nous deux !

Que l'éclat de la conscience soit avec nous deux !

Maintenant, nous allons énoncer l'enseignement secret de l'association des cinq plans : le monde, la lumière, la connaissance, la progéniture et la personne. Ce que l'on appelle les associations majeures.

Concernant le plan du monde, la terre est l'élément antérieur, le ciel l'élément ultérieur, l'espace (l'éther) la jonction, l'air est le lien. Voilà concernant le plan du monde.

Maintenant le plan de la lumière : le feu est l'élément antérieur, le soleil l'élément ultérieur, l'eau est la liaison, l'éclair le lien. Voilà ce qui est au plan de la lumière.

Maintenant concernant le plan de la connaissance: le maître est l'élément antérieur, le disciple l'élément ultérieur, la connaissance est la liaison, l'instruction le lien. Voilà ce qu'il en est au plan de la connaissance.

Maintenant le plan de la progéniture : la mère est l'élément antérieur, le père l'élément ultérieur, l'enfant est la liaison, la procréation est le lien. Voilà ce qu'il en est au plan de la progéniture.

Maintenant le plan de la personne : la mâchoire inférieure est l'élément antérieur, la mâchoire supérieure l'élément ultérieur, la parole est la liaison, la langue le lien. Voilà ce qui concerne le plan de la personne.

Telles sont ces grandes associations. Qui connaît ces grandes associations ainsi qu'elles ont été expliquées est comblé d'une progéniture, de bétail, de la splendeur brahmanique, de mangé à manger et du monde céleste.

Le soleil se lève, la planète a un sens,

Une graine éclot, la vie a un sens,

Le corps rencontre un support, le monde a un sens.

Où se trouvent le secret de la vie, le secret de la connaissance ? Non pas dans une théorie transmise mais dans expérience instantanée. Le savoir est dans le savoir, non dans une mémoire.

« le monde, la lumière, la connaissance, la progéniture et la personne »

Par où commence le monde ?

Par la pesanteur qui donne le sens de la verticale ?

Par l'énergie des planètes et celle de la terre ?

Par la lumière ?

Par de la matière et de l'énergie qui se mélangent :

Une graine posée sur le sol, l'air, une goutte d'eau, la lumière, le programme génétique (la connaissance) ensemble donnent au grain de blé sa compétence de blé. Des racines s'enfoncent, se marient avec le sol, une tige grimpe, ce que l'on appelle pesanteur donne la direction de la verticale, la lumière transformée en énergie, dans l'air, oxygène, gaz carbonique... Des minéraux transformés en matière organique, des gaz porteurs d'énergie, la vie qui se transmet.

Un pied sur le sol, une cheville un genou, une hanche, un bassin, des vertèbres, des épaules, une tête, un bras, un coude, un avant-bras, un poignet, une paume, des doigts... à chaque étage la connaissance, la conscience et la félicité.

« L'élément antérieur, ultérieur, la liaison, le lien, »

Le plan du monde > l'air

Le plan de la lumière > le feu, le soleil, l'eau, l'éclair

Le plan de la connaissance > le maître, le disciple, la connaissance, l'instruction

Le plan de la progéniture > la mère, le père, l'enfant, la génération

Le plan de la personne > la mâchoire inférieure, la mâchoire supérieure, la parole, la langue

Les grandes associations !

Il s'agit de connaissances secrètes, il s'agit aussi des clefs de la réussite sociale et du bonheur.

Ce qui précède, ce qui succède, ce qui réunit, ce qui fait le lien,

L'ordre de la nature est ici d'abord improbable, puis possible et envisageable. Une sorte de plan (ces « associations ») par lequel se construit l'univers et la réussite humaine.

Le « plan du monde », conscient et intelligible, est relié par l'air.

Commentaires de Shankara

Le verbe « veda » signifie « adorer, servir ». Par veda il faut entendre qu'une méditation, ou une ruminantion doit se faire pour accéder à la connaissance dont il est question et que l'on dit : « ô Pràcīnayogya, méditez ». La méditation, selon ce qui est précisé, consiste à observer également le flot des pensées ; sans les mêler à d'autres pensées, le support objectif est recommandé par les traités. Le sens du mot méditation, (upasana) est bien connu dans le monde où l'on dit de quelqu'un qu'il médite, il honore, il sert le maître ou bien qu'il honore, il sert le roi. Car celui qui sert constamment son maître, fait un hommage, un service à lui-même et il reçoit le fruit de cet hommage.

Méditation :

La méditation comme une forme de transparence, transparence pour laisser apparaître ce qui est : la conscience.

Méditation, un moment où l'individu, ses limites et sa mémoire s'effacent pour laisser la place aux flots de la nature. Un moment d'inspiration, au sens figuré comme au sens propre, sans oublier l'expiration, expirer pour donner de la place à un autre. Le souffle comme une manifestation continue du flux de la nature.

Méditation, rumination et connaissance...

Méditation, un flot de pensée, égale, non mêlé à d'autres pensées.

Rumination, parce qu'il n'est pas davantage possible d'arrêter les pensées que la digestion. Il est seulement possible de donner à la pensée un support et un axe. La finalité pourrait être de passer d'une pensée subjective, à une pensée objective, c'est à dire de la méditation à la contemplation.

La pensée subjective est celle d'un sujet qui doit se préoccuper de sa vie biologique (végétale et animale) : boire, manger, éliminer, se reproduire ; et de sa vie sociale : dominer, être dominé, se protéger, préparer demain... La pensée objective est celle de l'instant, la pensée devient elle-même sujet d'observation. Il ne s'agit plus d'une pensée, mais du flux continu de la nature, énergie sans fin, joie permanente.

« de quelqu'un qu'il honore, sert le maître ou bien qu'il honore, sert le roi. Car celui qui sert constamment son maître, est dit faire un hommage, service pour lui, il acquiert des fruits de cet hommage : les enfants, le ciel, etc. »

Honorer... à commencer par le support du corps, la terre...

Honorer le maître, honorer les parents, dans ce qu'ils transmettent la biologie, le savoir, l'expérience, la tradition... Honorer ce qui transmet le flux de la nature.

Hommage au sol, à la terre, qui transmet l'énergie de la planète et du cosmos.

Prendre conscience de la main en contact avec le support, c'est le début d'une méditation. Non pas « prendre » conscience du souvenir d'une main, au contraire, s'immerger dans la perception de la main. Se laisser prendre.

La conscience ne se trouve pas dans la tête, ni dans la pensée ! Elle est là, dans le contact entre le corps et le support, le corps et l'air. Là, dans les pressions, consistances, textures, température, humidité... Là, dans le corps qui respire, digère, désire.

I—Hymne quatrième

Om, le son primordial, taureau élevant les sons
Qui composent les mots et les chants de la connaissance,
C'est Indra, le gouverneur des désirs !
Que par son intelligence il me délivre.
Porteur d'immortalité, puissé-je le devenir, ô dieu !
Que mon corps soit robuste, ma langue faite de miel !
Puissé-je entendre d'abondance avec mes oreilles !
Tu es le fourreau de la parole sacrée, revêtu d'intelligence !
Que je garde l'enseignement reçu !

Om !

Fait venir à moi sans délai l'abondance, des vêtements et du bétail,
la nourriture et la boisson.
Oui, que la Fortune m'apporte continuellement la laine et le bétail,
Accroît ces dons lorsqu'ils m'auront été acquis
Préserve-les longtemps qu'ils restent abondants.
Salut ! Puissent les étudiants de la conscience venir à moi de toute part

Que parmi les hommes, je puisse être glorieux, salut !
Que je puisse être meilleur que les plus riches, salut !
Que je puisse entrer en toi, Fortune, salut !
Que la Fortune, puisse entrer en moi, salut !
En Toi, Fortune aux mille branches, puissé-je m'y laver !
Comme les eaux vont dans la pente, comme les mois font la vieillesse des jours,
Que les apprentis de la connaissance viennent à moi,
Ô Soutien de l'univers, de toutes parts, salut !
Tu es le refuge, illumine mon chemin, entre en moi.

*Un poème et une prière pour celui qui désire l'intelligence et la richesse !
Le langage se fait transporteur de toute l'énergie de la nature : le taureau, le multicolore.*

*De dehors à dedans l'énergie se transporte, le fourreau prolonge sans faille les puissances divines à mon corps, à ma langue ; intelligence, puissance et douceur.
Richesse d'hériter d'un corps robuste, de l'intelligence et de la parole juste.*

Commentaires de Shankara :

« C'est donc le son Om qui est le taureau »

*Om, immortel et sans naissance, quintessence des sons.
Avant d'être un son prononcé, « Om » est un concept. Concept et reflet d'une énergie continue qui fait apparaître le monde, tous les sons et toutes les formes.
Exactement comme la corde d'un violon contient le son du violon, la vibration de l'air, l'émotion de l'oreille... Il y a le même chemin entre le concept Om et sa réalisation, qu'une corde de violon et l'exécution d'un concerto. De fait, la réalisation et la perception de Om, se fait à travers le silence.*

« Puisse l'agrégat d'effets et de causes,
être capable d'acquérir la connaissance du soi-même ».

Les « effets et les causes » agrégés : le corps et les sens.

Que deviennent la perception et l'objet de la perception ?

Le rayon de soleil sur une cellule ?

La connaissance de soi-même, « soi » pour constater que l'effet et la cause ne sont pas séparés. L'objet perçu et la perception sont de la même nature. L'ignorance, c'est d'identifier un sujet qui perçoit « Moi », séparé de l'objet. « Moi » est décrit (plus loin dans ce texte) comme une fonction du corps (un des fourreaux ou gaine). Le corps a faim, le corps a soif, moi doit s'attribuer de la nourriture. La lente maturation physique et psychique des humains les conduit à travers différents stades, de la dépendance à l'autonomie. Ce que l'on appelle ici « connaissance » est une totale autonomie. Autonomie psychique, pas davantage de dépendance des objets que des personnes. Autonomie comblée, quand rien n'est attendu, tout est là.

Commentaires de Shankara :

Soi suprême, tu es le fourreau, comme le fourreau d'une épée, étant le siège de sa perception.

L'effet et la cause, c'est dans ce fourreau que cette rencontre se manifeste. Il s'agit d'une série de fourreaux, du plus subtil au plus grossier :

Car le son Om est le symbole premier du brahman (la conscience), en Toi le Brahman est perçu. Tu es recouvert par l'intelligence ; le sens est : ta réalité est inconnue aux intellects ordinaires. Ce qui est entendu c'est-à-dire la connaissance, du soi-même que j'ai d'abord entendue, garde-la moi ; le sens est : « Fais en sorte qu'il y ait acquisition sans oubli de cette connaissance ». Ces mantras sont destinés à être répétés par quelqu'un désireux d'obtenir l'intelligence.

*Rien ne sépare la matière de l'énergie, l'observateur de l'objet observé.
Fortune de se savoir, richesse de la liberté,
Etre, objet, vous existez par la conscience, pas autrement.*

Cette connaissance n'est pas intellectuelle, elle ne fait appel ni au savoir, ni à la mémoire. Elle ressemble à l'eau, on peut s'y baigner, se laisser imprégner, elle est inoubliable.

La seule faute est de chercher dehors ce qui est dedans, de chercher ailleurs ce qui est là. La seule faute est de chercher, puisque ce que nous sommes, ce qui cherche est la connaissance.

*Comme l'eau, le temps coule et fait la vieillesse. Les jours vieillissent.
Connaissance !*

Commentaires de Shankara :

ô Bienheureux digne d'être adoré, puissions-nous ne faire qu'un de nous deux.

En toi qui a mille branches, de multiples parts je me nettoie, je me purifie des fautes que j'ai accomplies. Comme sur terre les eaux vont dans l'inclinaison de la pente, les mois font la vieillesse des jours. La vieillesse des jours c'est l'année parce qu'elle fait vieillir les gens avec les jours. Tous les jours vieillissent.

Pour ceux qui te fréquentent tu es un lieu de refuge, un lieu où s'effacent toute faute, toute détresse. A moi, révèle toi, pénètre moi, fais-moi être comme le métal qu'on plonge dans le mercure, fais-moi être plein de Toi, identifié à Toi.

Celui qui désire la fortune telle qu'on en parle dans cette stance consacrée à la connaissance, est quelqu'un d'intéressé par les richesses et les richesses ont pour objectif l'accomplissement d'un rituel, rituel qui vise à faire disparaître les fautes déjà accomplies. Car c'est seulement à leur disparition que la connaissance se révèle ; c'est ce que dit la Tradition :

« La connaissance apparaît chez les hommes
quand disparaissent les conséquences des actes mauvais.
Comme dans un miroir lumineux, ils voient alors le Soi dans le Soi ».
(Mahabharata)

« A moi, révèle toi, pénètre moi, fais-moi être comme le métal qu'on plonge dans le mercure, fais-moi être plein de Toi, identifié à Toi. »

I—Hymne cinquième

Bhûr, Bhuvah, Svah, sont les trois exclamations rituelles.
Entre elles, la quatrième, que proclamait Mahacamasya : Mahar, grandeur,
c'est la Conscience, c'est Brahman, c'est le tronc,
les autres divinités en sont les membres.
Bhûr, en vérité, c'est ce monde-ci,
Bhuvah, en vérité, c'est le monde intermédiaire,
Svah, en vérité, c'est le monde au-delà.

Mahar, en vérité, c'est le soleil.
Par le soleil, tous les mondes se déploient dans l'univers.
Bhûr, en vérité, c'est le feu,
Bhuvah, en vérité, c'est le vent,
Svah, en vérité, c'est le soleil.
Mahar, en vérité, c'est la lune, par la lune tous les luminaires grandissent dans
l'univers.
Bhûr, en vérité, ce sont les strophes du Rig Veda,
Bhuvah, en vérité, ce sont les chants du Sâma Veda,
Svah, en vérité, ce sont les formules du Yajur Veda.

Mahar c'est le Brahman et en vérité, par le Brahman tous les Veda prospèrent.
Bhûr c'est le souffle d'en avant, l'inspiration,
Bhuvah c'est le souffle d'en bas, l'expiration,
Svah c'est le souffle diffusé, la rétention,
Mahar c'est la nourriture et en vérité par la nourriture tous les souffles prospèrent.
Ainsi, ces quatre exclamations sont elles mêmes divisées en quatre, Ces quatre
exclamations se répètent quatre fois.
Qui les connaît, rencontre la conscience.
Tous les dieux lui apportent un présent.

Des exclamations rituelles pour se souvenir que le monde existe au milieu d'autres mondes, pour se souvenir l'ordre de la nature. L'attention aux souffles comme au début de la création, chaque instant comme le premier instant.

Des expressions sacrées pour être attentif,

Attentif au corps,

Attentif aux pensées,

Attentif à l'autre.

Le monde se divise, le monde se réunit.

Le feu, le vent, le soleil, la lune, la nourriture et le souffle se lient et donnent vie.

La diversité, les reflets se reflètent, les lumières s'éclairent.

Le souffle monte, le souffle descend, le souffle grandit

La nourriture est souffle, le souffle est nourriture.

La lumière donne la connaissance, la connaissance donne naissance au monde.

Les exclamations rituelles, des mots sacrés, à répéter, pour se rappeler, ne jamais oublier, la réalité de la conscience.

La pensée est une fonction, comme celle d'un autre organe, elle est conditionnée, par ce qu'on lui donne à faire. Ces exclamations, dans leur contexte historiques et d'un apprentissage rigoureux, avaient pour destin de faire étinceler la pensée.

I—Hymne sixième

Un espace se trouve dans le cœur, c'est là que se trouve l'esprit, immortel, lumineux. L'esprit passe par un canal jusqu'au palais, par ce qui pend au fond de la bouche, comme un sein (la lchette), c'est le giron du dieu de la nature (Indra). Et là où une raie sépare les cheveux, cette partie tendre du crâne (la fontanelle), l'esprit passe par là dans l'espace à travers les deux moitiés du crâne. Là, pénètre le feu en disant bhûr, l'air pénètre en disant bhuvah.

Disant Svah, l'élève est pénétré par le soleil,
Disant Maha, il est pénétré par le Brahman (la conscience).
Là l'élève gagne son propre royaume, devient maître du mental, maître de la parole, de la vue, de l'ouïe, maître de l'intelligence. Il devient tout cela, le Brahman (la conscience) qui a l'espace pour corps, la vérité pour nature, le souffle pour plaisir. Il devient esprit, félicité, complètement paisible, immortel. Ô Poète, (Prâcīnayogya), rends-lui hommage ainsi.

Le corps est un véhicule, non pas une limite, il est un lieu de circulation d'énergies.

Par où passe la conscience ?

Par où passe le souffle ?

L'attention vacante, libre, sans objet, ni finalité est une activité que l'on peut appeler méditation. Cette activité débute par ce que perçoit le corps de l'espace, en commençant par les points d'appui avec le support, les supports, leur densité, leur consistance, leur texture, leur température... le corps n'a pas de poids par lui-même, c'est la rencontre avec le support qui lui indique la pesanteur. Les réactions sont différentes si l'on s'allonge sur un banc public, un hamac ou dans l'herbe.

Les perceptions sont cernées par la mémoire, les repères de « moi » sont dans les perceptions. Nous nous réveillons le matin d'abord avec les perceptions, et très vite, avec une mémoire des perceptions. « Je me connais », est uniquement un lexique connu, une habitude. Pour revenir à la perception du présent, « cela se connaît » la seule qui existe, il est souvent nécessaire de leurrer les pensées par des images évoquant des perceptions (les visualisations).

L'espace du cœur, siège de l'esprit, de la méditation, de là le feu, de là l'air, les éléments circulent.

Le corps est un canal où siègent des canaux, celui de droite, celui de gauche, qui se mêlent pour devenir celui du milieu.

L'espace central du crâne, la fontanelle, pour de nombreuses cultures dans le monde, par-là rentre et sort l'esprit.

Commentaires de Shankara :

« L'espace du cœur est présenté comme le lieu où l'on réalise cette méditation du Brahman dont les exclamations sont les membres : il en va comme de la salagrame pour Visnu.

(La salagrame est une pierre noire ou un fossile d'ammonite creusée de petits trous, généralement 7, qui ressemblent à des bouches, au fond des trous se trouvent une sorte de stalactite et la stalagmite qui lui correspond, métaphore du féminin et du masculin.)

La nature devient esprit, ouïe, perception

La conscience a le corps pour espace, la vérité pour nature, le souffle pour plaisir.

Le soi est tranquillité et félicité sans fin.

I—Hymne septième

Terre, espace, firmament, directions primaires, directions intermédiaires ;
Feu, vent, soleil, lune, constellations ;
(Agni, Vayu, Aditya, Chandra, Nakshatras)
Eau, herbes, arbres, espace substantiel, corps,
Voilà pour le plan matériel.

Maintenant le plan personnel :
Souffle, souffle diffusé, souffle d'en bas, souffle d'en haut, souffle général ;
Vue, ouïe, mental, voix, toucher ;
Peau, chair, tendons, os, moelle.

Quand il eut établi cela, un sage a dit :
« Tout cela, en vérité, est quintuple ;
C'est seulement par le quintuple que l'on vainc le quintuple ».

*Cinq éléments, cinq directions, cinq plans, cinq organes, cinq phénomènes...
Des substances créatrices d'abord, à ce qui constitue la personne ensuite.*

Pour le plan substantiel :

Cinq pour le monde :

Terre, espace intermédiaire, firmament, orient, orient intermédiaires ;

Cinq pour le lumineux :

Feu, vent, soleil, lune, constellations ;

Cinq pour les créatures :

Eau, herbes, arbres, espace substantiel, corps ;

Maintenant le plan personnel :

Cinq aspects de l'air :

Souffle, souffle diffusé, souffle d'en bas, souffle d'en haut, souffle général ;

Conscience du vide qui achève et précède,

Conscience de l'inspiration qui jaillit comme une fontaine, permanente,

Conscience de la rétention à plein, du mouvement des pressions,

Conscience de l'expiration qui active les énergies,

Conscience du vent, de l'air de toute part, chaque cellule respire,

Cinq perceptions :

Vue, ouïe, mental, voix, toucher ;

Cinq tissus corporels :

Peau, chair, tendons, os, moelle.

*Conscience de la division puis des directions des éléments pour pénétrer la
connaissance, ensuite s'en libérer pour être connaissance.*

I—Hymne huitième

Om est conscience,
Om est tout ceci, le visible et l'invisible,
Om est approbation,
En disant : « O, écoute ! » on fait écouter les dieux.
En disant Om les dieux entonnent les chants,
En disant Om Som les dieux déclament les textes,
En disant Om l'officiant répond,
En disant Om l'officiant allume le feu sacrificiel.
En disant Om, l'officiant proclame :
« Puissé-je gagner l'absolue conscience »
Et il gagne bien l'absolue conscience.

*Om est un son,
Om est un symbole, une métaphore, la résonance du son primordial,
Om est approuver,
Om est écouter,
Om est chanter,*

« Om » est formé de trois syllabes AUM, A ouvre la bouche, U l'allonge, M referme la bouche. Aum est un cycle, comme la vague, comme la lune, comme le jour et la nuit.

La conscience apparaît d'abord comme une vibration, une vibration qui précède le son. « Om » est une traduction de cette vibration fondamentale, à partir de l'air, du souffle, à partir de la langue, de la mâchoire, il remplit le corps et remplit l'espace.

I—Hymne neuvième

Il y a l'ordre et écouter l'enseignement sur la nature de la conscience.
Il y a le vrai et écouter l'enseignement sur la nature de la conscience.
Il y a l'ascèse et écouter l'enseignement sur la nature de la conscience.
Il y a la discipline et écouter l'enseignement sur la nature de la conscience.
Il y a l'apaisement et écouter l'enseignement sur la nature de la conscience.
Il y a les feux et écouter l'enseignement sur la nature de la conscience.
Il y a les offrandes au feu et écouter l'enseignement sur la nature de la conscience.

Il y a les hôtes et écouter l'enseignement sur la nature de la conscience.
Il y a les usages sociaux et écouter l'enseignement sur la nature de la conscience.
Il y a la progéniture et écouter l'enseignement sur la nature de la conscience.
Il y a la génération et écouter l'enseignement sur la nature de la conscience.
Il y a la procréation et écouter l'enseignement sur la nature de la conscience.
« La vérité » dit Râthītara, le Véridique.
« L'ascèse » dit Paurusisti, le Toujours-ardent.
« Seulement écouter l'enseignement sur la nature de la conscience », dit Maudgalya, le Sans-peine, « car c'est là l'ascèse, c'est là l'ascèse ».

Les rites sont des moyens et des buts :

Pour le corps :

L'ordre, le vrai, l'ascèse, la discipline, l'apaisement,
*Maitriser le corps, autant dans sa force et l'action que dans sa capacité à
distancier les besoins, dehors et dedans,*

Chaque jour, réciter les textes et entretenir la connaissance.

Pour la maison :

Installer les feux, procéder au rituel d'offrande et de consécration du feu.

Pour la vie sociale :

Accueillir et partager sa maison et son savoir avec les hôtes,
reconnaître les usages sociaux,

Chaque jour, réciter les textes et ne pas se perdre dans la vie matérielle.

Pour la vie humaine :

Se marier, avoir des enfants, élever des petits enfants, (la progéniture,
la génération, la procréation),

Chaque jour, réciter et étudier les textes, percevoir la réalité.

I—Hymne dixième

Je suis celui qui secoue l'arbre de la création pour que pleuvent ses fruits,
Ma renommée est haute comme le sommet de la montagne,
Source pure et vive de l'absolu, immortelle richesse,
Je suis le trésor scintillant, sage, inondé d'intelligence et de bonheur.
Telles furent les paroles du poète Trishanku pour enseigner la connaissance.

Commentaires de Shankara :

Moi qui suis le soi de l'univers, dont la cause est purifiante, révélé par la connaissance, dans le soleil, nourri.

Dans le soleil, il y a l'immortelle réalité du soi, la pure réalité du soi.

Cette belle sagesse, elle est fonction de mon habileté à soutenir, créer et détruire l'univers. C'est pourquoi je suis inépuisable, inaltérable.

Je suis inondé d'ambrosie.

I—Hymne onzième

Une fois qu'il a enseigné la connaissance, l'instructeur donne cet enseignement au disciple qui a reçu son savoir et s'en va :

Dis la vérité,

Fais ton devoir,

Ne néglige pas la récitation des Textes de la connaissance.

Après avoir fait à ton maître les offrandes qui lui sont dues,

Préoccupe-toi de tes ascendants et de ta descendance.

Ne sois pas négligent envers le vrai,

Ne sois pas négligent envers ton devoir,

Ne sois pas négligent envers le bien-être,

Ne sois pas négligent envers la prospérité,

Ne sois pas négligent envers ton enseignement et la récitation des Textes.

Ne sois pas négligent envers les dieux et les dons de la nature,

Que ta mère soit une déesse,

Que ton père soit un dieu,

Que ton enseignant soit un dieu,

Que ton hôte soit un dieu,

Que tes actions soient irréprochables,

Que tes actions soient conformes à nos usages,

En présence d'autre sage meilleur,

Tu dois t'abstenir de respirer librement avant qu'il soit assis.

Il faut donner avec foi, ne pas donner sans foi,

Il faut donner généreusement,

Il faut donner modestement,

Il faut donner peureusement,

Il faut donner avec joie.

Maintenant, s'il subsiste un doute en toi au sujet d'un rite ou d'un comportement, tu devras prendre modèle sur des sages justes, expérimentés, dévoués, doux, consacrés aux actes justes, indépendants.

Face à des gens dont les pratiques sont critiquables, s'il y a là des sages justes, expérimentés, dévoués, doux, consacrés aux actes justes, indépendants, tu devras prendre modèle sur eux.

Tel est l'enseignement,

Tel est la doctrine secrète de la connaissance,

C'est cela l'instruction,

C'est ainsi qu'il faut méditer et agir,

C'est tout ce qu'il te faut observer.

En présence d'autres sages meilleurs, tu dois t'abstenir de respirer librement

Le souffle est une fonction vitale, animale.

Retenir son souffle, la rétention, pour aiguïser les sens. Pour être à la hauteur des circonstances, sûrement. Pour être seulement écoute.

Pour l'animal, retenir son souffle, c'est la survie.

L'air transmet les émotions, les médiateurs produits par le corps sont volatiles.

Le maître a le savoir, l'élève a l'ignorance à perdre.

Il faut donner avec foi, ne pas donner sans foi,

Donner c'est recevoir,

Le don est d'abord un cadeau que l'on se fait à soi-même !

La liberté (la délivrance des faux attachements) dépend de la connaissance ou des actes ?

Des actes seuls ?

De la connaissance (consciente) et des actes ?

Des actes et de la connaissance ?

De la connaissance seule ?

Shankara soulève ces questions et les discute pour en arriver à exposer que la connaissance préexiste.

La connaissance s'épuise en ne rencontrant jamais la liberté à travers les objets.

La connaissance appelle la méditation et les rites.

Il s'agit d'une connaissance gratuite, une connaissance sans objet, ouverte, de la même nature que la beauté.

La connaissance comme un fonction de la nature.

Méditation, rites et objets deviennent alors des célébrations de la connaissance consciente.

Illustration

Ici, une image !

*(Le symbole de cette connaissance est une fleur,
celle de lotus en particulier)*

I—Hymne douzième

Hommage aux maîtres,

Puissent, les forces du réel, nous accorder la félicité !

(Mitra)

Puissent, les extrêmes profondeurs des océans et des cieux, nous accorder la félicité !

(Varuna)

Puissent, les forces harmonieuses des relations humaines, nous accorder la félicité !

(Aryaman)

Puissent les forces de la nature et du savoir, nous accorder la félicité !

(Indra, roi des dieux et Brihaspati, maître des dieux)

Qu'il nous soit propice !

Puissent les forces qui préservent, celles la continuité, nous accorder la félicité !

(Vishnu au large pas, divinité de la continuité)

Hommage au conscient !

(Brahman)

Hommage à toi, le vent et le souffle !

(Vâyu)

Tu es en vérité le perceptible.

Toi seul, peux être nommé le perceptible.

Je dirai l'ordre, je dirai la vérité.

Que Cela me protège.

Que Cela protège celui qui parle.

Qu'il me protège.

Qu'il protège celui qui parle.

Om,

Paix

Paix

Paix

II

Liane de la félicité

II Liane de la félicité

Invocation

Om ! Qu'il nous protège tous deux,
Qu'il nous nourrisse tous deux,
Qu'il nous dirige tous deux,
Que tous deux fassions un acte créatif,
Que notre étude soit pleine d'éclat pour nous deux,
Pussions-nous ne pas nous haïr.

Om !
Que la paix soit en moi !
Que la paix soit autour de moi !
Que la paix soit dans les forces qui agissent en moi !
Paix !

*Nous faisons appel aux forces de la nature,
Celles qui produisent, celles qui détruisent,
Celles qui brûlent, celles qui sont énergies avant d'être matière
Celles qui préservent, celles qui ne changent jamais.
L'air, le vent, le premier souffle qui donne vie,
Courants, circulations, échanges entre dedans et dehors,
Mouvements de l'air qui accompagnent la conscience
Que ces réalités soient transmises,
Qu'elles protègent,
Qu'elles génèrent la paix.*

*Cette réalité est créatrice, directrice,
C'est elle qui donne naissance à l'humanité, à la civilité, à la diversité,
Les sujets de divergences et de conflits sont nombreux,
Qu'ils nous soient épargnés.*

II—Hymne premier

Om !
Qui connaît la conscience accède à l'ultime.

A ce propos on trouve ce verset :

Celui qui reconnaît la conscience
Qui est réalité, connaissance, infinité,
Qui occupe le firmament,
Qui se trouve cachée dans le secret du cœur,
Qui s'identifie à la conscience,
Jouit simultanément de toutes les choses désirables.

C'est de l'esprit, en vérité, qu'est issu l'espace,
De l'espace, l'air,
De l'air, le feu,
Du feu, l'eau,
De l'eau, la terre,
De la terre, les herbes,
Des herbes, la nourriture,
De la nourriture, l'homme,
Oui, l'homme tel qu'il est ici, est fait de l'essence de la nourriture :
C'est de cela qu'est fait sa tête,
De cela est fait son aile droite,
De cela est fait son aile gauche,
De cela est fait le tronc.
Il en est la queue,
Il en est le nombril,
Le point d'appui.

Du vide à la réalité,

*A partir de la conscience apparaît la réalité, la connaissance, sans limite
Cette conscience est à la fois intime, au creux du cœur et dans l'univers,
Elle comble les désirs et les attentes, elle sait.*

Expliquer le monde pour mieux s'en détacher :

L'ignorance serait de croire que l'humain existe indépendamment,

L'ignorance serait de croire que la nourriture existe indépendamment,

L'ignorance serait de croire que les plantes existent indépendamment,

L'ignorance serait de croire que la terre, l'eau et le feu existent indépendamment,

L'ignorance serait de croire que l'espace existe indépendamment,

Seule, la conscience existe indépendamment.

*De la conscience, est issue l'espace, de l'espace l'air, de l'air le feu, du feu l'eau, de
l'eau la terre, de la terre les herbes, des herbes la nourriture, de la nourriture
l'homme et la semence.*

*« moi » est une part de « soi »,
« soi-même » est « je »
« soi » est conscience.
« soi » n'est pas « moi », il le recouvre*

*Dans la culture qui s'expose ici, l'univers est constitué de cinq éléments : l'éther, l'air,
l'eau, le feu, la terre. L'éther est l'espace, l'espace qui sépare les atomes et les
planètes, un espace originel, créatif. La traduction appropriée de ce mot « éther » est
« vide », dans la culture gréco-romaine (celle qui domine en occident) ce vide est
assimilé à l'indéfini et au « rien » (sic RP Droit, dans "L'oubli de l'Inde"). Ce vide du
concept d'éther n'est pas vide, il est plein, il est habité et fécondé par la conscience.*

*Quelles places et nuances donner aux concepts de « conscience » et « esprit » ?
Dans les textes de la culture indienne, deux entités distinctes « Brahman » et
« Atman » occupent ces places. Nos yeux et nos oreilles s'appuient sur ce que
montre la nature, des lumières, des ombres, du chaud, du froid, présence,
absence... ce qui apparaît à travers les différentes fonctions mentales et en
particulier de la mémoire. L'expérience que nous transmet ce texte, et plus
généralement ce mouvement de connaissance « non-duelle » est justement d'effacer
toute nuance entre « esprit » et « conscience ». Après cela, « l'esprit » est davantage
envisagé comme un voile qui fait apparaître la « conscience », telle les rayons du
soleil à travers le nuage. C'est après avoir dépassé ces formes que la conscience
apparaît pour ce qu'elle est.*

*La méditation du Yoga est une méditation sur ce plein, en aucun cas sur le vide, en
aucun cas le Yoga consiste à faire « le vide ». La méditation du Yoga passe par la
matière inerte, la nourriture, par l'air, par l'éther, par la pesanteur, par les énergies,
par les directions, par les rythmes...*

II—Hymne second,

A ce propos, on trouve le verset suivant :

C'est de la nourriture que les créatures sont créées,
Celles qui habitent la terre.
C'est seulement par la nourriture qu'elles vivent.
Et elles y retournent à la fin.
Car la nourriture est l'aînée des êtres.
Aussi la nomme-t-on le remède de tout.

Oui, ils obtiennent toute nourriture
Ceux qui honorent la nourriture comme la conscience
Car la nourriture est l'aînée des êtres.
Aussi la nomme-t-on le remède de tout.

C'est de la nourriture que vivent les êtres.
Une fois nés, par la nourriture ils grandissent
Il est mangé et il mange les êtres
C'est pour cela qu'on la nomme Anna (le premier) « nourriture »

En vérité, différent de cette enveloppe (soi) fait de l'essence de la nourriture,
Plus à l'intérieur de cette enveloppe,
Il y a l'enveloppe de souffle.
Oui, l'enveloppe de souffle remplit l'enveloppe de nourriture.
Le soi de souffle remplit le soi de nourriture.

Celui-là ressemble à un homme, vraiment !
Et du fait de sa ressemblance à un homme, celui-ci ressemble à un homme.
Le souffle d'en avant en est la tête, (l'inspiration)
Le souffle diffusé est le flanc droit, (la rétention)
Le souffle d'en bas en est le flanc gauche, (l'expiration)
L'espace en est le tronc, (le vide après l'expiration)
La terre en est la queue, le point d'appui.

L'enveloppe de nourriture

*L'enveloppe de la nourriture est remplie par l'enveloppe du souffle,
La matière inerte est habitée par l'énergie,
Le vent est le souffle de la terre,
La lumière des astres est le souffle du cosmos.*

*Le mangeur est le mangé,
De la première cellule à l'ultime,
Transmission d'énergie, de matière et de compétences,
Nourriture, mélange de terre, d'eau, de feu et d'espace,
Créature et création,
De la totale dépendance à la totale liberté.*

*Mon corps reçoit la nourriture comme la force de la nature,
Mon corps reçoit la nourriture comme l'organisation de la nature,
Mon corps donne la nourriture comme la densité de la nature,
Mon corps et la nourriture sont des reflets de la conscience,
Mon corps et la nourriture sont la conscience.*

*L'humain ressemble à l'humain,
Comme le moule de la statue rempli de métal fondu ressemble à la statue,
Il y d'abord la nourriture qui fait l'humain,
Il y a ensuite le souffle qui fait l'humain,
Le souffle est central,
Le souffle est fait d'en haut, il dresse la tête,
Le souffle est périphérique, il forme les perceptions,
Le souffle remplit les énergies du ventre et de la poitrine,
Le souffle vient de la terre,
il enracine et communique au corps la puissance de la terre.*

II—Hymne troisième

Sur cela, il y a aussi la strophe suivante...

Le souffle fait respirer les dieux,
Aussi les humains et les animaux,
Le souffle est la vie des créatures,
Aussi le nomme-t-on « la vie universelle ».
Ceux-là qui honorent le souffle comme conscience,
Ceux-là vont à la vie entière,
Car le souffle est la vie des êtres,
Aussi le nomme-t-on « la vie universelle ».

Cette enveloppe du souffle est le corps de l'enveloppe précédente, qui est le soi corporel.

En vérité, différent de cette enveloppe formée de l'essence de l'énergie vitale, située plus à l'intérieur, autre que l'enveloppe de souffle, il y a l'enveloppe de mental.

C'est lui, le mental qui remplit l'enveloppe d'énergie vitale.
Or celui-là a forme humaine, il ressemble à un homme,
il ressemble à l'enveloppe de l'énergie vitale.

La formule sacrificielle est la tête,
Le verset psalmodié en est le flanc droit,
Le chant rituel le flanc gauche,
La règle est le soi (le tronc),
Les hymnes en sont la queue (le fondement).

L'enveloppe de souffle

*L'air devient vie, pour les dieux, pour les herbes, pour les animaux et les humains,
Le souffle est la vie dans le corps,
Le souffle donne une identité au corps fait de nourriture, à tout ce qui respire.
Le corps de matière est pénétré de souffle, il devient corps de perception, il devient
corps d'action, il devient corps de pensées, il devient corps de connaissance,
Les enveloppes se recouvrent et forment l'humain.
Si la prose est la formulation de la raison, elle est dans la tête,
Si la formulation en vers est celle de l'esthétique, elle est dans le flanc droit,
L'air est dans le flanc gauche,
Les ordres sont dans le tronc.
Les rites sont exécutés pour la paix et la prospérité.*

II—Hymne quatrième

Sur cela, il y a aussi la stance suivante...

Qui connaît la félicité de la conscience
N'a jamais de peur à avoir,
De lui les paroles et les pensées perturbantes se détournent,
Il ne peut être atteint.

Du précédent, c'est lui qui est le soi corporel.
En vérité, autre que le soi de mental, plus à l'intérieur, il y a le soi de connaissance.
C'est par lui qu'est rempli le précédent.
Or celui-là ressemble à un homme et du fait de sa ressemblance à un homme,
celui-ci aussi ressemble à un homme.
La foi en est la tête,
L'ordre en est le flanc droit,
Le réel vrai en est le flanc gauche,
La discipline est le tronc,
Mahar, le premier né, en est la queue, le point d'appui.

L'enveloppe mentale

*La conscience se rencontre par la joie d'être,
Telle une certitude qui enlève tous les doutes, toutes les peurs
A l'intérieur du mental, qui est fonctionnel, lié aux organes d'action, se trouve la
connaissance que l'on appelle intelligence, liée aux organes de perceptions.
La foi, l'ordre, la vérité, la discipline constitue cet être relié à la première naissance.*

II—Hymne cinquième

Sur cela, il y a aussi la stance suivante...

L'intellect accomplit le sacrifice
Accomplit toutes les actions
L'intellect, tous les dieux le vénèrent comme fruit de la conscience, l'aînée.
S'il sait la conscience comme fondateur de l'intellect,
S'il ne le néglige jamais,
Celui-là abandonne toutes les erreurs, l'attachement au corps,
Celui-là atteint tous les désirs.

Du précédent, c'est lui qui est le soi-même corporel.
En vérité, autre que le soi de connaissance, plus à l'intérieur, il y a le soi de félicité.
Par lui est rempli le précédent.
Celui-là ressemble à un homme et du fait de sa ressemblance à un homme,
celui-ci ressemble aussi à un homme.
Le délice en est la tête,
La joie en est le flanc droit,
La plus grande joie en est le flanc gauche,
La félicité est le tronc,
La conscience en est la queue, le point d'appui.

L'enveloppe d'intelligence

*L'enveloppe d'intelligence est reliée aux organes de perception
L'intelligence est sensible,
Cette intelligence n'est pas dans un schéma, ni dans aucun cadre,
Cette intelligence est créative
L'intelligence, dans le sens de l'intuition, tend vers la réalité, tend vers la joie,
Le bonheur, la satisfaction, la joie, ne dépendent pas des objets.
Le corps est rempli du bonheur, c'est lui qui lui donne forme, c'est de lui qu'il grandit.*

*Pour s'affranchir de ses erreurs, ses indentifications
La connaissance accomplit le sacrifice rituel,
Compétente, elle sacrifie rituellement le corps,
Elle sacrifie la nourriture,
Elle se sacrifie en tant que connaisseur,
L'erreur consiste dans l'indentification, quand « je » se pense être le connaisseur,
La conscience se révèle par la félicité,
Il atteint tous les désirs.*

*Il n'y a pas de fente dans le soi, il est l'absolu, il est conscience,
C'est l'amour et les sentiments de joie qui suscitent les rituels.
La joie est le tronc de tous les plaisirs, de toutes les formes particulières de bonheur,
parce qu'elle est leur texture.
La félicité est le brahman (la conscience) suprême.*

II—Hymne sixième

Sur cela, il y a aussi la stance suivante,

L'univers est non-existant, s'il ne reconnaît pas la conscience comme existante.
S'il reconnaît la conscience comme existante, il est lui-même existant.
C'est la conscience qui remplit l'enveloppe corporelle,

Maintenant les questions d'après :
Celui qui ne connaît pas,
va-t-il dans l'autre monde, une fois mort ?
Ou bien celui qui connaît,
est-ce lui qui atteint l'autre monde, une fois mort ?

Il désira : « Puis-je devenir multiple ! Puis-je engendrer ! »
Il mit toute sa puissance dans l'ascèse ;
De cette méditation, tout cela, il l'émit et tout ce qu'il y a.
Quand il eut émis cela, il le pénétra.
Quand il eut pénétré cela,
Il devint le déterminé et le non-déterminé,
L'établi et le non-établi,
La connaissance et la non-connaissance,
Le vrai et le faux,
Il devint la réalité de ce qui est,
C'est ce qu'on appelle la réalité.

La conscience précède tout ce qui existe

Douter, croire, toucher ?

Seule l'expérience a une valeur,

Quel sens donner à la santé, autre que l'expérience de la plénitude ?

Il s'agit ici de l'origine du monde, de sa renaissance, de sa puissance

Si l'on doute de ce monde, quelle place aurait un autre monde !

La profondeur de l'espace est une expérience, non un savoir.

II—Hymne septième

Sur cela, il y a aussi la stance suivante,

Ce monde était non être à l'origine ;
C'est de lui que naquit l'être, en vérité.
Il se fit à lui-même un corps spirituel.
C'est pourquoi on nomme cela le « bien fait ».

Oui, cela, le bien-fait, il est nectar.

C'est seulement quand on dispose du nectar que l'on goutte la félicité.

Qui irait inspirer, qui irait expirer si la félicité manquait à l'espace ?

C'est lui seul qui donne la félicité.

Quand on trouve la non-peur, un point d'appui dans ce qui est invisible, sans corps, inexprimable, sans lieu, alors on atteint la non-peur.

Mais que l'on crée une fente, un intervalle en lui, alors on prend peur.

C'est la peur pour celui qui sait et ne réfléchit pas.

L'enveloppe de félicité

*A l'origine est la joie,
La joie qui se trouve dans le souffle,
La joie qui se trouve dans la nourriture,
La joie qui se trouve dans le corps,
La joie qui se trouve dans la connaissance...
Le doute est une fente, la fente est la peur.*

*« La non-peur, un point d'appui dans ce qui est invisible »
La joie,*

II—Hymne huitième

Sur cela, il y a aussi la stance suivante,

Par crainte de lui, le vent souffle, (Vayu)
Par crainte de lui, se lève le soleil, (Surya)
Par crainte de lui, le feu court et dévore, (Indra)
Par crainte de lui, courent Indra, le tonnerre et Yama, la mort, le cinquième dieu.

Voici maintenant l'explication de la félicité :
Soit un homme jeune et bon,
Compétent dans la récitation des textes de la connaissance,
Très rapide, très ferme, très fort.
La terre entière lui est offerte, pleine de richesses.
Voilà l'unité de la mesure humaine de la félicité.

Cent de ces félicités, c'est la mesure de la félicité pour les gandharvas humains et pour le connaisseur de la conscience, libre des désirs.
Et cent de ces félicités des gandharvas humains, c'est la mesure de la félicité pour les Gandharva divins et pour le connaisseur de la conscience, libre des désirs.
Et cent de ces félicités des gandharvas divins, c'est la mesure de la félicité pour les âmes dont le monde dure le temps du monde et pour le connaisseur de la conscience, libre des désirs.
Et cent de ces félicités des âmes vivant dans le monde qui dure longtemps, c'est la mesure de la félicité pour ceux qui sont dieux de naissance et pour le connaisseur de la conscience, libre des désirs.
Et cent de ces félicités des dieux de naissance, c'est la mesure de la félicité pour ceux des dieux qui ont accédé à la divinité par les actes et pour le connaisseur de la conscience, libre des désirs.
Et cent de ces félicités des dieux qui ont accédé à la divinité par les actes, c'est la mesure de la félicité pour le maître des dieux (Indra) et pour le connaisseur de la conscience, libre des désirs.
Et cent de ces félicités du maître des dieux, c'est la mesure de la félicité pour l'instructeur des dieux (Brhaspati) et pour le connaisseur de la conscience, libre des désirs.
Et cent de ces félicités l'instructeur des dieux, c'est la mesure de la félicité pour le père des dieux (Prajâpati) et pour le connaisseur de la conscience, libre des désirs.
Et cent de ces félicités du père des dieux, c'est la mesure de la félicité pour le connaisseur de la conscience (brahman) qui se connaît lui-même.

Celui-ci qui est dans l'homme,
Et celui-là qui est dans le soleil,
C'est un seul et même être.
Celui qui se sait ainsi, quitte ce monde,
Il parvient jusqu'au soi de nourriture.
Il parvient jusqu'au soi de souffle.
Il parvient jusqu'au soi de mental.
Il parvient jusqu'au soi de connaissance.
Il parvient jusqu'au soi de félicité.

La liberté

« L'absence de désir est un moyen d'atteindre la félicité suprême, parce que le bonheur est multiplié par cent quand le désir des objets diminue. »

Commentaires de Shankara

Le bonheur de la liberté vraie, absolue, représente précisément cent milliards de milliards de fois le plus grand bonheur humain lié aux objets.

Il n'y a qu'une conscience :

Le sujet contemplateur et l'objet contemplé ne font qu'un.

Les gandharvas sont des archanges ou des anges de différents rangs. Les gandharvas humains, sont des humains qui ont acquis ce statut par leur entraînement, leur ascèse et leur méditation. Les Gandharvas sont des esprits masculins de la nature, leurs épouses sont les Apsaras (danseuses cosmiques). Certains sont en partie animaux, le plus souvent oiseau ou cheval. Ils ont des pouvoirs sur les sons, créent la musique, ils jouent pour les dieux et dans les espaces célestes. Ce sont les gardiens du Soma, l'extrait des fruits de la nature qui donne la vie et l'immortalité. Ils sont des messagers entre les dieux et les humains. Ce sont aussi de puissants guerriers.

Les dieux de naissance, naissent dans des lieux célestes à la suite de rituel spécifique instruit par la Tradition. Les dieux, sont au nombre de trente trois, Indra est leur maître, Brhaspati est leur instructeur. Ils sont nés de l'expansion de Prajâpati. Prajâpati est la divinité védique créatrice et paternelle, Indra est son fils aîné.

Les cosmogonies indiennes sont multiples et vivantes, elles évoluent. Le plus déroutant pour nos esprits occidentaux c'est l'absence d'académisme et de papauté. Contrairement à l'église de Rome qui a levé des armées pour les croisades, en mélangeant des intérêts économiques et spirituels, les mouvements de la pensée dans cette région de l'univers sont exempts d'hégémonisme.

La liberté ne peut être possédée ni donnée, elle est !

*De la conscience naît le vent,
De la conscience naît le soleil,
De la conscience naît le feu,
De la conscience naissent le tonnerre et la mort,
De la conscience naît l'être,
De la conscience naît l'humanité.*

*Les enveloppes se remplissent,
De la matière inerte, la nourriture,
Au souffle porteur de toutes les énergies,
Aux organes d'action et des fonctions mentales,
Aux perceptions organes de la connaissance et de l'intelligence,
A la joie primordiale.*

*Plus précisément,
La joie fait apparaître les perceptions et l'action,*

*La joie fait apparaître les énergies et le souffle,
La joie fait apparaître les nourritures et la matière.*

II—hymne neuvième

Sur cela, il y a aussi la stance suivante...

Les paroles ne peuvent le décrire
La pensée ne peut l'atteindre,
Qui connaît la félicité de la conscience
N'a aucune peur à avoir.
Vraiment !
Il ne se tourmente pas en pensant :
Pourquoi n'ai-je donc pas fait ce qui est bien ?
Pourquoi ai-je fait ce qui est mal ?
Celui qui connaît la félicité de la conscience ainsi se sauve de ces doutes,
Il se sauve lui-même celui qui sait ainsi.
Tel est l'enseignement secret.

*L'intuition de la puissance de la nature
L'expérience de la puissance de la nature
L'intuition du sens de la nature
L'expérience du sens de la nature
Communiquent le sens et la puissance
La créativité s'accorde avec la création
Il n'y a pas d'erreur possible.*

Taittiriya Upanishad

III

Liane de Bhrigu

Liane de l'enseignement du fils

III

Liane de Bhrigu

Invocation

Om !
Qu'il nous aide tous deux
Qu'il nous dirige tous deux
Que tous deux nous fassions un acte d'homme
Que notre étude soit pleine d'éclat pour tous deux
Pussions-nous ne pas nous haïr.
Om ! Paix ! Paix ! Paix !

*Que la conscience nous aide tous les deux,
Toi, qui a saisi ce livre, ouvert cette page, lu,
Tu devines la joie sans objet,
Immense,
Tu souhaites éclairer ton chemin,
L'auteur de ces lignes, qui a l'intuition de ce bonheur,
Qu'un enseignant avisé a daigné recevoir,
Qui a reçu un savoir,
Qui a le goût et l'expérience que procure ce savoir,
Le plaisir d'échanger et partager cette science,
Que ces lignes excitent notre curiosité et notre méditation,
Que ces pages nous nourrissent et remplissent nos vies,
Que la discussion et la recherche nous enrichissent toujours.*

Commentaire de Shankara :

La conscience est réalité, connaissance, infinité, créatrice du monde, des effets et des causes, de la substance cosmique jusqu'au corps de nourriture. La conscience pourrait ainsi apparaître différenciée, ce n'est qu'une apparence :

« Je suis distinct de tous ces effets,
J'ai comme seule propriété d'être invisible,
Je suis la félicité et cela seulement. »

III—Hymne premier

Bhrigu, l'étincelant, fils de Varuna, aborda son père en lui disant :

« Seigneur, parlez du mystère de la conscience. »

Le père expliqua :

« Nourriture, souffle, vue, ouïe, esprit, parole ! »

Il lui dit encore :

« En vérité, c'est par quoi les êtres naissent,

Par quoi une fois nés ils se nourrissent,

Par quoi ils vivent, agissent, se multiplient et meurent.

C'est cela qu'il faut t'efforcer de connaître distinctement : voilà le mystère ».

Bhrigu se concentra et pratiqua intensément l'ascèse.

(Varuna, dans les temps anciens, est le dieu des dieux. Omniscient et omnipotent, il est le gardien de l'ordre du monde, dieu des lois et des châtements, maître du cosmos.)

*Le fils demande à son père de partager son savoir sur la conscience.
Pour exprimer la nature de la conscience, le père parle de la nourriture, c'est à dire
du corps et du souffle qui est à l'intérieur qui est l'énergie et le mangeur de l'énergie.
Il parle des moyens de perception, la vue, l'ouïe, l'esprit et la parole, comme des
portes de la conscience,
La vue, l'ouïe, l'esprit, la parole comme des manifestations de la conscience,
La nourriture, le souffle, la parole et les organes d'action comme les moyens de la
conscience,
La conscience est partout.*

Commentaire de Shankara :

*Un autre passage de la Révélation dit : « Ceux qui connaissent le souffle du
souffle, l'ouïe de l'ouïe, la nourriture de la nourriture, l'esprit de l'esprit, ont
pénétré le brahman ancien, primitif (la conscience) ».*

^^^^^^ Notes :

*Les fondations de ces concepts, de cette perception et de cette pensée, de cette
invitation à percevoir et à penser, se trouvent dans ce qui est appelé « la
Révélation ». Il s'agit de l'expérience acquise par ceux qui ont longuement pratiqué
l'ascèse et la méditation, aujourd'hui, comme aux premiers temps de
questionnements et de recherches sur la nature du corps, de l'esprit et des relations
avec la terre, les étoiles, la nourriture, l'énergie ... Ce concept de connaissance
révélée a été ensuite transmis de maître à disciple ou de père en fils, jusqu'à ce jour.*

*Le principe de cette « Révélation » est de passer de la subjectivité (du ressenti) à
l'objectivité (l'explication), et l'inverse, de l'objectif au subjectif. C'est sur l'expérience
qu'est fondée la « Révélation ». Chacun est invité à expérimenter, il ne s'agit, en
aucun cas d'obéir à un principe dicté par une raison supérieure. Pour cela la
discussion et l'objection restent ouvertes et encouragées. Le véda (que l'on peut
traduire par : l'école de la connaissance) est le contenant de cette transmission.*

*Le terme « Révélation » laisse entendre l'instant. Il s'agit bien de l'instant dans le
sens où la connaissance dont il est question est dans la nature même qui nous
constitue, chaque regard, chaque son, chaque goût, chaque contact est une
révélation. Dans la réalité, il s'agit d'une pratique, d'une observation continue de
l'extrême diversité offerte par la nature. Le terme « Révélation » est accolé à celui de
« Tradition ». La « Tradition » représente la mise en ordre des termes, des principes,
des fonctions et des rites. La transmission des rites, de l'ordre, des modes d'entretien
du corps et de la pensée, s'inscrit dans une continuité. La « Tradition » est une forme
de pédagogie à laquelle nous participons ici. L'importance du contenu met en forme
le contenant, ladite révélation est une rencontre avec une discipline, une méthode et
un apprentissage qui nourrissent une vie.*

III—Hymne second

Il comprit que la nourriture est conscience,
De la nourriture les êtres naissent,
Par elle, une fois nés ils se nourrissent,
Par elle ils vivent, agissent, se multiplient et y retournent en mourant,
Comprenant cela, de nouveau il s'approcha de Varuna son père :
« Seigneur, parlez du mystère de la conscience. »
Il lui dit :
« Efforce toi de connaître la conscience par l'ascèse, la conscience est l'ascèse. »
Il pratiqua intensément l'ascèse.

*La nourriture est terre
La nourriture est eau
La nourriture est air
La nourriture est lumière
La nourriture est matière
La nourriture est énergie
La nourriture est sacrifice
La nourriture est don
La nourriture est pensée*

Commentaire de Shankara :

Au moment de la mort ils retournent au brahman (vers la conscience), ils s'abîment en elle. L'identité à la conscience ne se perd jamais, de la naissance, à la dissolution.

III—Hymne troisième

Il comprit que le souffle est conscience,
Du souffle les êtres naissent,
Par lui, une fois nés ils se développent,
Par lui ils vivent, agissent, se multiplient et y retournent en mourant.

Comprenant cela, de nouveau il s'approcha de Varuna son père :

« Seigneur parlez de la conscience. »

Il lui dit :

« Efforce toi de connaître la conscience par l'ascèse, la conscience est l'ascèse. »

Il pratiqua intensément l'ascèse.

*Le souffle fait apparaître la vie,
Le souffle naît de la terre, de la nourriture, de l'apparent inerte,
Le souffle est un courant,
Le souffle réunit la terre et le ciel,
Le souffle réunit le ciel et la terre,
Le souffle va de l'est à l'ouest et inversement,
Le souffle va de la gauche à la droite et inversement,
Le souffle naît de la joie,*

*L'ascèse consiste à retenir le souffle,
L'ascèse consiste à un souffle intense,
L'ascèse consiste à distiller le souffle,
L'ascèse consiste à nettoyer les mémoires,
C'est le sacrifice mental,
L'ascèse est un état d'observation dans la liberté.*

*Comparable au vent, ce souffle est celui qui fait bouger les feuilles,
Il s'agit de la vie des feuilles.
Comparable au soufflet de la forge, ce souffle est celui qui attise la flamme,
L'énergie qui modèle, absorbe, dissout et relie.
Comparable au moulin, ce souffle a une direction, une fonction.*

III—Hymne quatrième

Il comprit que la pensée est la conscience,
De la pensée les êtres naissent,
Par la pensée, une fois nés ils se développent,
Par elle ils vivent, agissent, se multiplient et y retournent en mourant,
Comprenant cela, de nouveau il s'approcha de Varuna son père :
« Seigneur parlez moi la conscience ».
Il lui dit :
« Efforce toi de connaître la conscience par l'ascèse, la conscience est l'ascèse. »
Il pratiqua intensément l'ascèse.

« L'ascèse (selon Shankara) consiste à mettre en repos les organes externes et internes. Il s'agit d'unir l'esprit et les sens. »

Comment pratiquer « intensément l'ascèse » ? Il y a une apparente contradiction entre « mettre au repos » et « intensément ». La vie est une forme de bouillonnement entre de la matière inerte et des énergies, entre le soleil et la terre, entre macrocosme et microcosme. L'identification à la matière ou à l'énergie, à la nourriture ou à la richesse réclame une ardeur, une attention et une tension immense. La méditation, c'est passer du rôle d'acteur au rôle de spectateur actif. Il ne s'agit pas de stopper les flots d'énergie, ni d'arrêter les pensées, il s'agit d'observer le mouvement des énergies et des pensées. Ce « mettre au repos » réclame une grande énergie, une force de discrimination, l'action devient observation, il s'agit de la même énergie de la nature.

L'ascèse est une attention à ce qui est. C'est l'expérience de la non-dualité. L'attention se porte sur les perceptions, le « flot des perceptions ». Les pensées sont tactiles, visuelles, physiques. Gravitation, espace, souffle. L'apparent organe de production de la pensée, le cerveau n'a pas de sensibilité par lui-même, il n'est perceptible que par ses effets. La pensée est soluble dans sa propre chimie.

*L'ascèse pour discerner,
Discerner par l'expérience,
Discerner la connaissance du savoir, la raison du raisonnement,
L'ascèse pour discerner ce qui réveille le corps et ce qui l'endort,
Reconnaître ce qui entretient l'intelligence du corps de ce qui l'abîme.*

III—Hymne cinquième

Il comprit que la connaissance est conscience,
De la connaissance les êtres naissent,
Par la connaissance, une fois nés ils se développent,
Par elle ils vivent, agissent, se multiplient et y retournent en mourant,
Comprenant cela, de nouveau il s'approcha de Varuna son père :
« Seigneur parlez de la conscience. »
Il lui dit :
« Efforce toi de connaître la conscience par l'ascèse, la conscience est l'ascèse. »
Il pratiqua intensément l'ascèse.

*Connaissance intuitive, celle portée par la nature,
Aptitude à comprendre, l'intelligence,
Connaissance d'être humain, herbe ou lapin,
Connaissance liée aux perceptions et à l'intuition de la joie*

*Connaissance sociale, acquise, mentale,
Mémoires de l'action et du temps,*

*Connaissance du corps, de ses rythmes, de ses lignes, de ses angles,
Offrande quotidienne du corps à la nature et de la nature au corps.
Le yoga n'est pas un apprentissage,
Le yoga est une célébration.*

III—Hymne sixième

Ayant pratiqué l'ascèse,
Il réalisa que la conscience est félicitée,
De la félicité les êtres naissent,
Par la félicité, une fois nés ils se nourrissent,
Par elle ils vivent, agissent, se multiplient
Dans la félicité ils se dissolvent,
Telle est la connaissance communiquée par le père, réalisée par le fils.
Celui qui a cette expérience, est fermement établi.
Il est comblé de nourriture, mangeur de nourriture.
Il est comblé par sa descendance, de bétail et par le savoir,
Il devient grand par sa renommée.

*Au centre de la matière, au centre de la nourriture, au centre de l'action,
Au centre de la connaissance, se trouve la félicité.
La félicité est d'abord une intuition,
La félicité apparaît un moment liée aux personnes ou aux objets,
Cette félicité se tarie,
Cette absence est douloureuse,
Celui qui perçoit la félicité indépendamment des objets et des personnes,
Celui-ci aspire à la connaissance :
La joie sans objet.
Celui-là est comblé, autant par l'absence que par la présence,
Il ne lui manque rien, il ne lui manquera rien.*

Commentaire de Shankara :

Le propos de ce chapitre est que celui désireux de connaître l'absolu doit pratiquer une discipline, l'ascèse la plus haute consiste à mettre au repos les organes externes et internes. Cette connaissance commencée par le soi de nourriture trouve son achèvement dans la félicité suprême, dans le firmament suprême, dans le secret de l'espace du cœur. Quiconque, quel qu'il soit, connaît l'absolu, la conscience (le brahman), en tant que félicité, grâce à la discipline des tapas, il s'établit fermement dans la connaissance de la conscience.

III—Hymne septième

La nourriture, il ne faut pas la dédaigner : voilà la règle.

Le souffle, oui ! Est nourriture.

Le corps est mangeur de nourriture.

Le corps est fondé sur le souffle.

Le souffle est fondé sur le corps

Ainsi cette nourriture est-elle fondée sur la nourriture.

Celui qui sait cette nourriture fondée sur la nourriture, est établi dans la conscience.

Il devient pourvu de nourriture, mangeur de nourriture.

Il devient grand par la progéniture, par le bétail, par l'éclat du mystère, grand par la renommée.

*La nourriture est vénérable, telle un sacrifice de la vie pour la vie,
La nourriture est une offrande vitale,
La nourriture doit être honorée comme une création de la matière et de l'énergie,
La nourriture est une transformation inouïe de la matière et de l'énergie,
Le souffle, comme énergie vitale est dans la nourriture,
L'énergie vitale apparaît de la terre, du soleil, de la lune et des étoiles,
La terre est matière inerte mise en œuvre par le souffle de l'énergie.*

Commentaires de Shankara

La conscience (le brahman) est connue par la nourriture, elle en est le moyen, « la nourriture, il ne faut pas la dédaigner » pour la même raison qu'il ne faut pas dédaigner le maître. La règle qui suit est enseignée au connaisseur du conscient.

L'instruction de cette règle vise à honorer la nourriture et le caractère vénérable de la nourriture vient du fait qu'elle est le moyen privilégié pour percevoir.

Le souffle est nourriture car il est à l'intérieur du corps. On a dit : « Quel que soit ce qui est établi à l'intérieur devient sa nourriture », or le souffle est établi dans le corps aussi le souffle est-il nourriture et le corps est mangeur de nourriture. Par ailleurs, le corps aussi est nourriture et le souffle mangeur de nourriture.

Pourquoi ?

Parce que le corps est établi dans le souffle parce que la sustentation du corps est causée par lui. Aussi et le corps et le souffle sont tous deux et le mangé et le mangeur. Par le fait qu'ils sont l'un et l'autre soutenus par l'un et l'autre, ils sont tous les deux le mangé. Par le fait qu'ils sont l'un et l'autre le point d'appui de l'un et de l'autre, ils sont tous les deux le mangeur. Par conséquent le souffle et le corps sont tous deux mangé et mangeur. Celui qui sait ainsi, qui sait que ce mangé est fondé sur le mangé, il est bien établi en tant que mangé et mangeur. Et il devient pourvu de nourriture, mangeur de nourriture, repu.

III—Hymne huitième

La nourriture, il ne faut pas la rejeter : voilà la règle.

L'eau, oui ! Est nourriture.

Le feu est mangeur de nourriture.

Le feu est fondé sur l'eau,

L'eau est fondée sur le feu.

Ainsi cette nourriture est-elle fondée sur la nourriture.

Celui qui sait cette nourriture fondée sur la nourriture est établi dans la conscience.

Il devient pourvu de nourriture, mangeur de nourriture.

Il devient grand par la progéniture, par le bétail, par l'éclat du mystère,

Grand par la renommée.

*La nourriture et le corps se retrouvent,
La nourriture et le corps se réunissent dans la joie,
Le corps est dépendant de la nourriture, il lui est soumis,
Le corps est dépendant de l'eau, il lui est soumis,*

*La nourriture est donnée au souffle,
La nourriture est donnée au corps,
La nourriture est donnée au sens,
La nourriture est donnée à l'intelligence,
La nourriture est donnée à l'action,
La nourriture est donnée à la félicité,
La nourriture est donnée à la conscience.*

III—Hymne neuvième

La nourriture, il faut en faire beaucoup : voila la règle.
La terre, est nourriture.
L'espace est mangeur de nourriture.
L'espace est fondé sur la terre,
La terre est fondée sur l'espace.
Ainsi cette nourriture est-elle fondée sur la nourriture.
Celui qui sait cette nourriture fondée sur la nourriture, est établi dans la conscience.
Il devient pourvu de nourriture, mangeur de nourriture.
Il devient grand par la progéniture, par le bétail, par l'éclat du mystère,
Grand par la renommée.

Commentaire de Shankara

La règle de préparer beaucoup de nourriture concerne celui qui médite sur l'eau et le feu en tant que possédant les qualités de mangé et de mangeur selon ce que dit le texte : « Le feu est dans l'eau ».

*La nature se donne à manger, à boire, à respirer
La nature est créatrice
Le poète est acteur de la création
Le don est donneur
Le donneur est receveur*

Commentaire Shankara :

Maintenant, le texte dit la manière dont on médite le brahman.

On appelle « ksema » la conservation de ce que l'on a acquis. Il faut méditer en tant que conservation, le brahman qui est établi dans la parole.

Le « yoga » c'est l'acquisition de ce qu'on ne possède pas. L'acquisition et la conservation (yoga et ksema) existent tant que l'expiration et l'inspiration sont fortes, mais yoga et ksema ne sont pas les fruits de l'expiration et l'inspiration.

- Par quoi alors ?

- Le brahman (la conscience) est leur cause. Aussi faut-il méditer le brahman (la conscience) établi dans les deux souffles en tant qu'acquisition et conservation. Et ainsi de suite, de la même façon pour chacun des niveaux suivants, il faut méditer le brahman en tant qu'étant la nature de ça.

Parce que l'action est mise en branle par le brahman, il faut méditer le brahman dans les deux mains comme karman en tant qu'action.

Pareillement, il faut méditer le brahman dans les pieds comme mouvement, dans l'anus comme libération et évacuation.

Voilà les savoirs, les connaissances, les méditations humaines, celles qui relèvent du corps.

Maintenant : voici celles qui sont divines. Il faut méditer le brahman (la conscience) en tant qu'il existe dans la pluie en tant que satisfaction, satiété parce que la pluie cause la satisfaction, la satiété à travers la nourriture, etc.

Pareillement il faut méditer le brahman en tant que ça et ça.

Pareillement, sous la forme de la force dans l'éclair.

III—Hymne dixième

Il ne faut refuser sa demeure à personne : voilà la règle.
Aussi quelle que soit la manière,
Se procurer beaucoup de nourriture.
On dit : « La nourriture lui est préparée ».
La nourriture est-elle préparée éminemment,
C'est pour lui qu'elle est préparée éminemment.
La nourriture est-elle préparée médiocrement,
C'est pour lui qu'elle est préparée médiocrement.
La nourriture est-elle préparée au dernier degré,
C'est pour lui qu'elle est préparée au dernier degré.
Celui qui sait ainsi reçoit la parole comme repos ;
Dans les expirations et les inspirations,
Comme acquisition et conservation ;
Dans les mains comme action ;
Dans les pieds comme mouvement ;
Dans l'anus comme évacuation.
Voilà les désignations humaines.

Voici les divines :
Dans la pluie comme satiété ;
Dans l'éclair comme force ;
Dans le bétail comme gloire ;
Dans les constellations comme lumière ;
Dans les génitoires comme descendance,
Immortalité, félicité ;
Dans l'espace comme totalité.

L'assimile-t-on au fondement qu'on devient fondement.
L'assimile-t-on à la grandeur qu'on devient grandeur.
L'assimile-t-on à la pensée qu'on devient pensée.
L'assimile-t-on à l'hommage que les désirs lui rendent hommage.
L'assimile-t-on à un mystère qu'on devient possesseur du mystère.
L'assimile-t-on au cycle des renaissances qu'autour de lui meurent ceux qui le
haïssent, ses ennemis, meurent ses rivaux détestables.

Celui-ci qui est dans l'homme,
Et celui-là qui est dans le soleil,
C'est un seul et même être.

Celui qui sait ainsi, quittant ce monde,
Il parvient jusqu'au soi de nourriture,
Il parvient jusqu'au soi de souffle,
Il parvient jusqu'au soi de pensée,
Il parvient jusqu'au soi de connaissance,
Il parvient jusqu'au soi de félicité ;
Parcourant ces mondes,
Mangeant selon son désir,
Prenant forme selon son désir,

Il s'assoit en chantant :
Je suis nourriture ! Je suis nourriture ! Je suis nourriture !
Je suis mangeur du mangé,
Je suis mangeur du mangé,
Je suis mangeur du mangé.
Je suis poète, je suis poète,
Je suis poète !
Je suis le premier-né,
Avant les dieux, dans le nombril de l'immortel.
Celui qui me donne, celui-là m'aide.
Je suis nourriture ; le mangeur de mangé, je le mange.
Je suis tout, j'ai surmonté l'univers !
Je suis lumière comme le firmament !
Celui qui sait ainsi.
Telle est l'Upanisad !

Cette Taittiriya Upanishad est terminée

Commentaire Shankara :

Cherchant intuitivement dans leur cœur les poètes
trouvèrent un lien de l'existence dans la non-existence

Biographie de l'auteur

L'histoire pourrait commencer sur une plage, dans les années 60, auprès d'une grand-mère Oléronaise. A cette époque, à la plage, il n'y avait rien d'autre à faire qu'observer les forces de la nature, le sable, la mer, le soleil, les marées, le vent, les algues, et participer. Une revue avait publié un article sur le yoga, un tout petit article, une photo, assez pour inspirer le yoga, inventer le yoga. Les postures étaient un jeu, suivant le vent, le soleil, le sable, les axes des jambes, des bras et des vertèbres.

Dix ans plus tard, sur les livres d'anatomie et de physiologie du début des études de médecine, tombe un livre sur les exercices de souffle du yoga, les pranayamas. Il y a deux possibilités d'apprendre le corps, la médecine en fait un objet extérieur, le yoga explore la physiologie et l'anatomie par l'intérieur. Le souffle est une puissance immense, comme nous l'explique la Taïttiriya Upanishad, le souffle est ce qui transforme la matière inerte en vie.

Dans ce manuel de pranayama, il s'agissait d'éprouver les directions du souffle, d'une narine à une autre, suivant l'inspiration et l'expiration, très vite, tout le corps se mit à respirer, immense balançoire, d'un côté à l'autre, montgolrière remplissant l'espace. Rencontre avec des forces immenses, prêtes à dépasser et écraser l'identité, sans doute perdre "Moi" pour rencontrer "Soi". Ces notions ne se trouvent pas dans les livres des étudiants en médecine, ni chez les professeurs de médecine, il fallait d'urgence trouver un enseignant de yoga éclairé. Le chemin était tracé, le maître s'est trouvé quelques portes plus loin.

Margaret Van Hove enseignait le yoga dans son salon, un tout petit salon. Fascinée par la cosmogonie indienne, elle avait rêvé secrètement de yoga toute sa vie, son devoir était de s'occuper de sa mère handicapée sans relâche. Le jour où elle put enfin s'échapper pour rejoindre l'ashram de Siddheswarananda en région parisienne, le Guru venait de mourir. Par hasard installée dans une chambre proche de celle du Maître, c'est en rêve que le yoga lui a été enseigné.

(Siddheswarananda 1897-1957, a été disciple de Brahmânanda, de l'ordre Vedantin de Ramakrishna, c'est à la demande "des amis de la pensée indienne" qu'il vient en France en 1937, accueilli par Marcel Sauton, c'est eux qui nous ont apporté "Le plus beau fleuron de la discrimination")

L'histoire pourrait commencer par : au début était la joie ! Un matin de printemps, en courant autour du jardin avec un frère aîné, de l'effort gratuit est apparue une joie, intense, complète.

Né chez un médecin et une infirmière, la médecine était le quotidien, le domicile partageait le cabinet médical, les patients, le nettoyage et la stérilisation des seringues, les analyses, la radioscopie, les urgences. Mon père était un gladiateur, toujours aux aguets sur les champs de bataille de la maladie, de retour au foyer blessé, épuisé, irrité. Où est la joie ?

Au retour de Madagascar, vers mes trois ans, la famille s'est installée à Marseille où mon père avait grandi. Il fallait refaire le grand appartement, je me passionnais pour le plombier et la plomberie, le menuisier et la menuiserie. J'ai vu la joie de la relation avec la matière obéissante ! J'ai construit des bateaux et des maisons une partie de ma vie, j'aurai continué si ma mère ne m'avait pas obligé à faire des études de médecine. D'une certaine façon, je continue architecture et réparation, en faisant de la médecine, face à la personne souffrant, réorganiser, réaménager, ouvrir des perspectives souvent et aussi réparer avec tous les outils disponibles.

L'appartement avait un jardin, mon territoire était un arbre qui abritait ma cabane, lieu de méditation. La vie de famille, l'espace au-delà du mur du jardin, les étoiles dans le ciel, justifiaient de prendre de la hauteur sur l'humain, ses croyances, ses douleurs et ses illusions.

Margaret Van Hove nous a indiqué l'existence de Jean Klein. "Nous" c'était une bande

d'étudiants dans les années 68, la plupart aux Beaux-Arts, quelques-uns en médecine, en pleine révolution de la pensée : "Qu'est Le Vrai". "Nous" c'était aussi Eric Baret, disciple consciencieux et attentif à l'extrême, étudiant du yoga, collectionneur des objets reflets de la conscience, professeur du yoga, maintenant auteur des meilleurs livres sur le yoga.

Jean Klein était à la fois la joie et l'innocence. Il n'y avait pas de "Je sais" chez cet homme qui avait traversé la guerre et la résistance. Son enseignement était fait de silence et de quelques paroles. Je ne comprenais rien de ce qui était dit, c'est le silence qui m'a fait revenir mille fois vers une force incompréhensible.

Les études de médecine sont partagées entre le tout-savoir, la science médicale des Maîtres... et leurs limites, les terribles réalités de l'échec, de la douleur, le pire de la subjectivité. J'ai passé mes études à confronter ces savoirs. A la fin, la toute fin, en présentant la thèse, il m'est apparu comme une évidence que le seul qui ne s'était jamais dédit, n'avait jamais dévié de sa trajectoire était Klein.

L'histoire pourrait commencer à Marseille dans ce boulevard Philippon qui longe le Palais Longchamp, quand j'ai poussé l'épaule de mon "meilleur ami" en disant « Je peux me rendre malade quand je veux. », sa mère qui nous accompagnait, nous devions avoir dix ou onze ans, m'a regardé effarée. J'avais commencé à explorer les dimensions de la psychosomatique. Mon père était un pur somaticien, ce n'est que récemment en découvrant sa thèse que j'ai su qu'il avait aussi un diplôme de psychiatrie, en 1937, une psychiatrie très somatique, face à de grandes terribles. Mon père pensait que tout était dans le corps et abhorrait Freud. Pour cette médecine, le corps est un objet à réparer, les technologies doivent suivre, les modes de pensées doivent suivre. Aujourd'hui cette médecine et ce mode de pensée dominant.

Mes livres de chevet pendant mes études étaient ceux de Ronald Laing, le psychiatre de l'antipsychiatrie. « Nœuds » un livre magique qui met en équation les relations affectives, soit le plus subjectif et le plus objectif de la relation humaine. « Les Faits de la vie » dit quelque part que le médecin fonde son savoir sur le cadavre, que ce soit la dissection ou les prélèvements, des échantillons sont immobilisés pour être mesurés, il ajoute que c'est à travers cette immobilité que le médecin reçoit son patient. C'était « Libres enfants de Summerhill » d'Alexander Neill, début d'une réforme pédagogique qui reste à faire. C'était Konrad Lorenz, le début de l'éthologie et de la psychologie transpersonnelle. C'était « Comment discriminer le spectateur du spectacle » attribué à Shankara.

La Taittiriya Upanishad est fondé sur cette réflexion entre subjectif et objectif. Il y a trois mille ans nos ancêtres ont composé ces versets, après avoir longtemps expérimenté et éprouvé. La Taittiriya Upanishad n'est pas un monument isolé, elle appartient au mouvement de la non-dualité, cet Advaita Vedanta dont Shankara fut le missionnaire dix siècles plus tard. Ni religion, ni philosophie, la non-dualité est le fruit d'une expérience. La Taittiriya Upanishad fait état de l'absolue perfection là où se rejoignent subjectif et objectif, au-delà du savoir et de l'expérience, la conscience est !

L'histoire pourrait commencer dans une église, sur les fonds baptismaux, plus tard avec une sœur exaltée par le renouveau d'une église épurée qu'elle partageait avec des amis pour toujours. Des parents indécis, jamais guéris des guerres de religions et des guerres athées. Les parents de mon "meilleur ami" qui avaient une pratique dévote, allaient dans une église, temple du conformisme et des rituels. Nous avons pris l'habitude, avec mon copain, de nous mettre au premier rang, sur le côté, pour tout voir. Nous étudions les tremblements d'un vieux prêtre, tout particulièrement au moment où il avalait l'ostie. Ces contrastes entre solennité des ors, des rites, du costume, le sérieux figé du public, la fragilité de la vieillesse et de la souffrance, provoquaient chez nous un immense fou-rire. Cette très saine réaction de défense n'a pas été du goût de la maman de mon ami, j'ai été privé de messe pour la suite. Je

participais aussi à ces mouvements scouts, endoctrinés par l'action et la religion, exercice social, exercice physique. Nous construisions des cathédrales et des cités éphémères de cordes et de bois. Rencontre entre les matières et les théories, les projections, les limites et les détournements égocentriques.

C'était le réveil d'une conviction : les cathédrales, les églises, les rites ont une fondation, les monuments et les célébrations sont des couvertures, des occupations à la fois cachant et révélant une réalité essentielle. Je n'avais aucune idée de l'ordre de cette fondation mais la certitude de son existence et d'inscrire mon chemin dans cette perspective. Une étape dans le décryptage de l'humanité. Cette Taittiriya Upanishad est un aboutissement du voyage.

L'histoire pourrait commencer et se prolonger dans un voyage. Un père médecin militaire, missionnaire de la médecine et de la civilisation occidentale à travers l'Afrique et l'Asie ; une mère infirmière et assistante sociale, l'un et l'autre nés en 1908, enfants pendant la guerre de 14, avec tout ce que cela comporte de marques de l'histoire. Ils débutent leurs vies actives en 1938, au Togo, loin dans la brousse pour y apporter la santé, et surtout la "lutte contre les grandes endémies" telle que le définissait les missions de colonisation. Plus tard à Dakar pour essayer quelques bombes allemandes et en 1945 voir arriver la pénicilline, enfin à Tananarive pour donner une place au début mon voyage.

Comment illustrer en une ligne la psyché de ces gens ? Après une guerre et des millions de victimes, entre la fuite et la construction, l'obéissance et la sauvegarde, un prolongement de l'époque des officiers de santé, leurs voyages n'étaient pas consacrés à l'observation. C'est en toute fin d'étude, dans une spécialisation de médecine tropicale que j'ai appris l'existence l'ethnomédecine, il y avait à observer et apprendre chez les indigènes ! Chose rare ! Nous étions en 1978, en 2014, apprendre l'autre avant de le soigner, n'est pas une valeur universelle, au contraire notre société a davantage évolué vers "Comment faire consommer l'autre".

Un voyage en deux-chevaux à travers le Maroc en 1969, oui, il existe d'autres modèles de relations humaines que ceux qui existent dans notre hexagone, des modèles attentifs et coopératifs. Le voyage n'est pas un déplacement, voyager c'est mettre en question le regard sur la vie.

Pendant ma troisième année de médecine il fallait faire un choix : la médecine à cent pour cent ou mille pour cent. A l'époque, l'internat était un concours qui réclamait une immersion complète, apprendre les principes avec renoncement, obéissance et soumission, la science des pairs ne peut faire l'objet ni de doute ni de critique. Comme le dit une amie qui y est passée : cette formation est un laminage. Entouré, comme je l'étais par les médecins et la médecine, je décidais de faire autre chose. Je ne me voyais pas me fondre dans le milieu des étudiants médecins que je percevais comme imbu de leur futur pouvoir de docteur. Et puis, comment parler aux patients si l'on ne connaît que le langage de la médecine ?

Cette dernière raison m'a conduit dans un long voyage initiatique de constructeur de bateau. Le but : réaliser un joli voilier. J'avais lu comme beaucoup de futur navigateur, « Le cap Horn à la voile » de Bernard Moitessier, les traces de Joshua Slocum. Dans la région de Marseille des bateaux poussaient dans des terrains vagues. Je commençais avec une planche à dessin, par les plans, apprenant dans les livres, au contact des professionnels de la mer, des voiles, du bois, de l'acier, de la mécanique, de la chimie des colles...

Je ne construisais pas un navire pour visiter un autre monde, cette construction était elle-même la visite et la vie dans un autre monde, loin, très loin de ceux tracés par mon environnement. Les vendredi et samedi, je travaillais dans la restauration, comme « extra », pour acheter le bois, les clous, la colle, j'étais "serveur", au service, comme un acteur dans un théâtre, initiation au service de la santé.

Je visitais des mondes.

L'Inde en 1980, pour y trouver des racines, les racines du souffle, les racines de l'énergie, les racines de l'histoire, les racines du temps. Sur les bords du Gange, l'énergie coule, la lumière

abreuve. Les ascètes sont là, la magie est là. Y sont aussi, les fous, les mendiants, les lépreux et les usurpateurs.

J'avais un prétexte d'application de ma thèse, sur les diagnostics biologiques de l'amibiase. Je rencontrais la médecine de l'occident, très loin des attentes, pauvre caricature du pouvoir de la matière.

Pour d'autres raisons j'ai traversé le nouveau monde, Amérique du Nord, aperçu les Amérindiens, quelques-unes de leurs profondes racines ancrées dans la terre ainsi que leurs blessures.

Par hasard, ou fruit d'une profonde attente, j'ai enfin rencontré le Shintoïsme.

L'histoire aurait pu commencer dans une grotte de l'Himalaya, auprès d'un ascète chevelu. Ceux-ci existent, j'en ai rencontré, être de pouvoirs, facétieux, voyants et illusionnistes. Le yoga est d'abord un savoir transmis confidentiellement d'un maître à un disciple, le hasard, l'intuition ou des références mettent l'un et l'autre en relation. Le yoga se différencie clairement du chamanisme, le chamanisme est une expression spontanée des forces de la nature, le yoga est une observation de ces forces sans aucune exploitation. Bien sûr chamanisme et yoga se croisent souvent, la tentation d'exploiter la puissance de la nature est grande, elle n'est pas l'objectif (cf TTUP sur les degrés de la félicité).

Les écoles de yoga, telles que nous les connaissons ont été fondées dans les années 30 par Krishnamacharya, à la demande du Maharaja de Mysore, pour que ses enfants aient une éducation physique qui leur assure des aptitudes de maîtrises intellectuelles et psychiques et aussi guerrières. Le yoga est devenu, dans cette région, une part de l'éducation scolaire, autant pour les filles que pour les garçons. Les occidentaux séduits, ont diffusé le yoga (Yehudi Menuhin, Gérard Blitz...).

La Taïttiriya Upanishad contient la trame du yoga, les directions du corps, les directions des filiations et de l'enseignement de l'expérience. Il y a de nombreuses raisons de travailler sur une interprétation de la Taïttiriya Upanishad lisible. Notre civilisation a créé une domination de l'objet, les addictions en sont un résultat tangible. L'objet est sensé combler, il ne fait que remplir un autre objet, aucune satiété n'est possible.

La vie est-elle plus belle avec un téléphone portable, des écouteurs dans les oreilles et une boisson pétillante fraîche ? Ces progrès ont amélioré la vie ou fabriqué des besoins ? Pour ceux qui ont composé la Taïttiriya Upanishad, le bonheur des bonheurs est dans la conscience d'être. L'invention du moteur à explosion, de la radio-conduction ou de la réfrigération ont changé la vie, quantitativement, mais ne constituent peut-être pas des progrès, dans le sens des qualités humaines. La société fait en permanence des choix. Pour le mouvement de la non-dualité dont la Taïttiriya Upanishad est une des origines, le seul progrès possible est dans la réalisation de ce que nous sommes, des êtres conscients. Le progrès extérieur est une forme d'excitation mentale, une illusion des sens et de l'intelligence qui fait croire à cette proximité avec la conscience.

La relation psychosomatique dans notre culture occidentale est balbutiante. On voit émerger des phénomènes tels que "la pleine conscience" ou l'EMDR, qui bousculent un peu les lignes d'une médecine figée entre le biologique, et l'inconscient. Cette Upanishad et l'ensemble des traditions qui ont véhiculé le yoga contiennent des trésors pour appréhender le champ de la relation psychosomatique.

Bruno Journe est médecin à Paris depuis 1990, aujourd'hui, il s'occupe principalement des problématiques addictives. Son activité est toujours centrée sur un regard et un traitement psychosomatique

Bibliographie (échantillon)

Angot Michel; Taittirīya-Upaniṣad avec le commentaire de Saṃkara, Edition-diffusion de Boccard, Paris 2007

Baret Eric ; Corps de silence, Edition Almora, Paris 2010

Buttex Martine; 108 Upanishads, Traduction et présentation, Dervy 2012 Paris

Chatterji Mohini M; Viveka Chudamani or Crest Jewel of Wisdom, Sri Sankaracharya; Theosophical publishing house, Adyar 1932 Madras

Daumal René; La Langue sanskrite, Ganésha, Gallimard 1985 Paris

Eliade Mircea; Le Yoga Immortalité et liberté, Payot 2002 Paris

Eckhart (Maître Eckhart) Conseils spirituels, 24 discours sur le discernement ; Rivage poche 2003

Guénon René; Introduction générale à l'étude des doctrines Hindoues, Editions Véga, « L'anneau d'or », 1976 Paris

Ibn 'Arabi ; Traité de l'amour ; Albin Michel 1986

Klein Jean; La conscience et le monde; L'originel 1992

Lesimple Emile; Taittirīya Upaniṣad- : Adrien-Maisonneuve, 1948 Paris

Malamoud Charles; Le Svādhyāya, récitation personnelle du veda : Taittirīya-Aranyaka. - Institut de civilisation indienne, 1977 Paris

Malamoud Charles; Corps des dieux, Gallimard Folio Histoire 1986

Sauton Marcel; Le Plus beau fleuron de la discrimination "Viveka-cuda-mani" : par Cri Camkaracarya : d'après la traduction anglaise du Swami Madhavananda par Marcel Sauton / Cri Camkaracarya, Adrien Maisonneuve, 1946 Paris

Sauton Marcel; Comment discriminer le spectateur du spectacle ? Traduit de l'anglais, Adrien Maisonneuve 1972 Paris

Sankara; Prolégomènes au Vedanta, Renou Louis traduction, Paris : CNRS – IPEC 1977

Vincent Jean-Didier, Lledo Pierre-Marie; Le cerveau sur mesure, Odile Jacob 2012 Paris